

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

---

### AVANT-PROPOS.

Le 21 Septembre 1882, Mgr N. Z. Lorrain était sacré évêque de Cythère par Mgr Fabre, à Montréal, dans l'église de Notre-Dame, au milieu d'un immense concours du clergé et de fidèles; et le lendemain il prenait possession de son Vicariat. Ce fut pour Pembroke une vraie fête publique à laquelle prit part toute la population; protestants comme catholiques. Sa Grandeur entrait en gare à 6 h. au soir; elle était accompagnée de Mgr A. Tacheureau, archevêque de Québec, de Mgr E. Chs Fabre, évêque de Montréal, de Mgr Th. Duhamel, évêque d'Ottawa, de M. le grand vicaire Routhier, de M. A. Nantel, supérieur du séminaire de Ste Thérèse, du Rév P. Tabaret, supérieur du collège d'Ottawa, du Rév P. Beaudry, supérieur du collège de Joliette et d'une vingtaine d'autres prêtres. Cinq délégués de Pembroke avaient été rencontré Sa Grandeur à Arnprior: MM. Lh. Murry, W. O'Meara, J. Doran, le Dr Bédard et R. White. Deux corps de musique faisaient résonner les airs de leurs fanfares. Mgr Lorrain accompagné des autres évêques, monta dans une splendide voiture traînée par quatre chevaux. La rue principale, par où défilait la procession, était bordée de sapins, drapeaux, bannières et de banderelles qui flottaient au vent: de distance en distance s'élevaient des arcs de triomphes sur lesquels on lisait: *Bienvenue à notre évêque* et d'autres mottos appropriés à la circonstance. M. l'abbé Faure, curé de Pembroke entouré de presque tout le clergé du Vicariat, reçut à sa maison le nouvel évêque. On se rendit processionnellement à l'église; à l'entrée, M. Marois, secrétaire de Mgr l'archevêque de Québec donna lecture du décret exigeant

le vicariat de Pontiac, et proposant à sa direction Mgr Narcisse Zéphirin Lorrain. Puis cent voix, avec entrain et enthousiasme, entonnèrent le *Te Deum*, et le nouvel élu du seigneur fit son entrée solennelle dans son église en bénissant pour la première fois ses ouailles agenouillés. Après que les prêtres du vicariat eurent fait acte d'obédience entre les mains de leur nouveau supérieur ecclésiastique, trois adresses lui furent présentées; la première au nom du clergé par M. Chainé, curé d'Arnprior, la deuxième au nom des Irlandais catholiques par M. O. Driscoll et la troisième au nom des Canadiens-français par M. Fortier. Mgr Lorrain répondit en termes on ne peut plus heureux; on remarqua surtout ces paroles caractérisant si bien l'activité de sa vie laborieuse: « Le saint siège en me nommant vicaire apostolique de cette immense région m'a imposé un lourd fardeau, mais je n'ai jamais refusé le travail, et je ne le refuse pas en cette circonstance présente. C'est là une des raisons qui m'a fait choisir pour légende de mes armes *« non recuso laborem »*, légende qui rappelle les paroles de saint Martin, patron de la paroisse où je suis né. » Le lendemain, Mgr Lorrain officia pontificalement; Mgr Fabre donna un sermon en français sur ces paroles de saint Mathieu: *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem*; il fut suivi en anglais par Mgr Duhamel qui prit pour texte de son discours: *What ever he shall tell you, do ye*. Après la messe le comité de réception, par la bouche de son président, M. Th. Murray, convia le clergé à un banquet qui fut vraiment superbe.

Mgr Lorrain prit lui même la direction de la paroisse de Pembroke tout en veillant aux intérêts généraux du vicariat. Il avait pour secrétaire et assistant M. F. M. Devine, aujourd'hui curé d'Océala. Au mois d'Octobre 1883, M. P. S. Dowdoll remplaça M. Devine au secrétariat, et M. D. Leduc fut nommé curé d'office. Tout le monde s'accorde à reconnaître que l'administration financière de Mgr Lorrain a été un véritable succès. Par ses relations avec des amis généreux (1) il a pu enrichir son église de confessionnaux, de fonts baptismaux et d'un magnifique bénitier; plusieurs améliorations importantes ont été faites au temple, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et cependant la dette

---

(1) Deux confessionnaux valant chacun \$30.00 ont été donnés, l'un par M. L. Z. Champoux, curé de Polycarpe, l'autre par M. James Hogan, curé de Ste Anne de Montréal. Ces deux messieurs, de plus, ont donné les fonts baptismaux (\$40.00). Le bénitier en marbre (\$30.00) est un présent de M. M. Auclair, curé de St-Jean-Baptiste de Montréal.

de \$11,000.00 qui pesait sur les paroissiens a été réduite à \$5,000.00. Du train que vont les choses, avant longtemps l'établissement religieux ne devra plus un seul sou : *Sit nomen Domini benedictum!*

Au mois de Mai et de Juin 1883, Mgr Lorrain fit sa première visite pastorale à travers les paroisses de son vicariat. Partout il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie, de foi et de respect. Pembroke n'a pas de résidence appartenant en propre à l'évêque. Afin de réaliser les moyens d'en construire une dans un avenir plus ou moins rapproché, Monseigneur, dans son mandement annonçant sa visite, faisait appel à la générosité de ses ouailles. Après avoir exposé les raisons qu'il y a pour tous les fidèles d'un diocèse ou d'un vicariat de contribuer à la construction d'une demeure pour leur commun évêque et pasteur, le mandement ajoute : « Il se fera pour cette œuvre une collecte dans l'église, à tous les exercices de la visite. De plus, pour cinquante centins, on pourra se procurer un billet sur lequel seront imprimés le but de l'œuvre et les avantages spirituels qui y seront attachés, entr'autres la participation au saint sacrifice de la messe que nous dirons une fois par mois, pendant cinq ans, pour tous les bienfaiteurs charitables qui auront versé entre nos mains cette contribution d'un demi dollar. « C'est peu de chose pour chacun, mais ce sont les ruisseaux qui font les grandes rivières. » La parole du premier pasteur rencontra de l'écho dans tous les cœurs. Il était beau de voir dans les églises, après la messe, toute la population, riches et pauvres, se presser pour acheter des billets et faire leur offrande. Cette collecte a rapporté près de \$3,000.00. Les citoyens de Pembroke se préparèrent à donner leur quote-part ; plus intéressés que tous les autres, ils ne restèrent pas en arrière ; et avant l'année prochaine, peut-être, l'évêque se trouvera en état de se construire une résidence qui sera à la hauteur des convenances actuelles, et qui pourra rencontrer les exigences de l'avenir.

En observant le mouvement religieux de cette partie du pays encore nouvellement établi, où les besoins locaux sont si considérables, où tout est à créer en quelque sorte dans les paroisses, ce qui frappe d'abord, c'est un esprit de générosité, ce véritable esprit catholique, qui n'oublie pas dans sa sollicitude les besoins généraux de l'église. Pendant l'année qui vient de s'écouler, ce vicariat peu peuplé, ne renfermant qu'un nombre restreint de grandes fortunes a su trouver dans sa charité, outre les \$3,000.00 pour la demeure épiscopale, \$139.53 pour le denier de St-Pierre, \$75.30 pour l'œuvre de la terre sainte, \$258.78 pour l'œuvre du

séminaire, \$232,19 pour les écoles du Nord-Ouest, \$146,58 pour l'œuvre de la propagation de la foi, \$33,90 pour l'œuvre de St-François de Sales destiné à favoriser les vocations ecclésiastiques et \$56,25 pour le monument de Pie IX : en tout \$942,51. Sur cette somme Pembroke compte pour \$122,00. Heureuse population qui comprend que donner l'aumône est prêter à Dieu, que développer les vocations au sacerdoce est préparer des apôtres au monde, et que soutenir et étendre la foi dans les pays infidèles est l'enraciner dans son propre cœur, et la transmettre intacte, comme un précieux héritage, à ses enfants !

## II

## CHAMPLAIN AU LAC DES ALGONQUINS.

Le soleil était descendu à l'horizon, la brunante enveloppait la ville de ses voiles indécis, le serein du soir tombait en rosée froide et malsaine. Nous entrâmes dans le grand salon pour continuer sur les sofas et à la lumière des lampes, une conversation à tous agréable et utile. J'avais dit, par hasard, que je connaissais le voyage que fit Champlain au lac des Allumettes en 1613. « Vous allez nous en faire le récit, inutile de vous faire prier, il le faut absolument. » Je m'exécutai de bonne grâce.

Le lundi, 27 Mai 1813, Champlain accompagné de quatre français et de deux sauvages, quittait l'île Ste-Hélène, au bruit de quelques petites pièces d'artillerie qui lui envoyaient un salut d'adieu. Les deux canots étaient chargés de vivres, d'armes et de marchandises pour faire au besoin des présents aux sauvages. Il partait pour cette fameuse mer du nord qui devait ouvrir, selon les espérances du temps, un passage à la Chine et au Japon. Il emmenait avec lui un jeune homme du nom de Nicolas Vigneau, qu'il avait envoyé en découvertes les années précédentes et qui avait hiverné, l'hiver d'au paravant, avec les sauvages du Haut de l'Ottawa. Vigneau affirmait avec serment qu'il avait poussé jusqu'à la mer du Nord, que la rivière des *Algonmequins* sortait d'un lac qui s'y jetait, même il avait vu les débris d'un vaisseau qui s'était brisé sur la côte, les chevelures de quatre-vingts anglais que les sauvages avaient laissées selon leur coutume, ainsi qu'un jeune garçon que l'on gardait pour en faire présent au capitaine français. Ces nouvelles avaient rempli

de joie le cœur de Champlain, il allait donc trouver bien près, ce que, depuis longtemps, on cherchait si loin.

Le six juin, après bien des fatigues, Champlain était arrivé au pied des rapides qui se trouvent plus bas que le Portage du Fort. Là, il quitte l'Ottawa, pour se transporter un peu à l'ouest, par un portage de plusieurs lieues dans le lac des Rats. Ce lac, comme vous le savez, par la rivière des Rats, qui coule en sens inverse de l'Ottawa, décharge ses eaux dans le lac des Allumettes ici même à Pembroke.

— Pourquoi Champlain laisse-t-il le cours de l'Ottawa ?

— Pour éviter les nombreux rapides qui se trouvent entre le Portage du Fort et l'île des Allumettes. Il raccourcissait ainsi son chemin considérablement, car en cet endroit l'Ottawa fait un long détour vers le nord, par là il se trouvait à couper la tête de la presqu'île. D'ailleurs c'était la route ordinaire des sauvages.

— Ce fut ainsi, nous dit Mgr Lorrain, la route des missionnaires Jésuites, des voyageurs des grands canots, des travailleurs dans les chantiers, et, en ces derniers temps, de l'émigration et de la civilisation. Arrivé à deux milles du Portage du Fort, vous quittiez l'Ottawa pour prendre des voitures trainées d'abord par des bœufs au pas tranquille et lent, ensuite par des chevaux qui vous conduisaient au pied du lac des Rats, aujourd'hui Cobden, trajet de treize milles environ. Là un chaland dans les commencements, plus tard un petit bateau à vapeur vous transportait sur les eaux fangeuses du lac et de la rivière des Rats que les anglais appellent du nom de *Muskat*. A trois milles de Pembroke à *Jackson Grove*, on quittait le vapeur pour reprendre la voiture jusqu'ici. En 1870, la mise en opération du «Canada Central» aujourd'hui un des chainons du Pacifique Canadien, à la grande satisfaction des voyageurs, a fait abandonner cette route qui n'offrait pas, paraît-il, tous les charmes désirables. Mais je vous ai interrompu, continuez.

— Il habitait alors sur les bords du lac une tribu sauvage, leur chef se nommait Nibachis. Il vint, avec les siens, audevant de Champlain ; il était tout émerveillé de le voir. Vraiment, disait-il, êtes-vous tombés du ciel ? Comment avez-vous pu passer tant de mauvais sauts ? Tu viens à bout de tout ce que ton esprit veut ? — Je suis venu, dit Champlain, pour vous assister dans vos guerres, je désire aller plus loin voir quelques autres capitaines pour le même but. Les sauvages se montrèrent très joyeux de ce dessein, et ils lui promirent assistance.

— Champlain parle-t-il de l'état dans lequel il trouva ces sauvages ?

— Ils vivaient de poisson dont le lac abondait. Ils cultivaient aussi un petit champ de maïs, mais comme leur territoire était sablonneux, ils s'adonnaient plus à la chasse qu'au labour. « Quand ils veulent rendre, dit-il, un territoire labourable, ils brûlent les arbres, et ce fort aisément, car ce ne sont que pins chargés de résine. Le bois brûlé, ils remuent un peu la terre, et plantent leur maïs, grain à grain : il n'avait pour lors que quatre doigts de haut. » Mais assez sur le maïs, et arrivons à Pembroke. Québec s'élève sur l'emplacement de Stadaconé, Montréal sur celui d'Hochelaga, et Pembroke a succédé à l'habitation de Tessonat, chef des sauvages nommés *Kitchisipirini*.

— Cette habitation se trouvait-elle au même endroit que Pembroke actuel ?

— Oui, ou à peu près, car elle ne devait pas se trouver très loin de l'embouchure de la rivière des Rats ; il s'agissait pour Tessonat d'arrêter les sauvages du Haut de l'Ottawa qui auraient voulu, par cette route, se rendre chez les Français sans payer tribut au suzerain de ces lieux. On ne pouvait descendre plus bas que son île sans acheter le droit de passage au prix de riches pelleteries.

— Quel était donc ce Tessonat ?

— C'était le chef des sauvages de l'île aux Allumettes.

— Champlain parle-t-il de cette île dans le récit de son voyage ?

— Sans doute. Voici en quels termes : « Nous passâmes en une île où leurs cabanes (des sauvages) sont assez mal couvertes d'écorces d'arbres, qui est remplie de chênes, pins et rameaux, et n'est pas sujette aux inondations des eaux, comme sont les autres îles du lac. Cette île est forte de situation ; car aux deux bouts d'icelle, et à l'endroit où la rivière se jette dans le lac, il y a des sauts fâcheux, et l'âprete d'iceux la rendent forte ; et s'y sont logés pour éviter les courses de leurs ennemis. »

Toujours est-il que vous ne nous avez pas dit comment Champlain se rendit chez Tessonat.

— Nibachis fit équiper deux canots pour conduire son hôte avec honneur. Ils descendirent le lac et la rivière des Rats jusqu'à une lieue environ du lac des Allumettes ; de petits sentiers battus, par lesquels on pouvait passer aisément, à travers d'assez beaux pays, conduisaient au bord de l'Ottawa ; ils préférèrent faire la route à pied, plutôt que de descendre leurs canots par le courant de la rivière. Ils trouvèrent Tessonat en

compagnie d'un autre chef de ses voisins. Il fut on ne peut plus étonné de voir Champlain. «Est-ce un songe, s'écriait-il, je ne puis en croire mes yeux.»

— Comment Tessonat reçut-il son noble visiteur ?

— Avec la plus grande politesse. Il lui fit visiter son île, il le mena voir son beau cimetière, et lui annonça que le jour suivant il lui ferait grande Tabagie. Champlain pria tous les chefs et les principaux d'entre les sauvages de se trouver en la cabane de Tessonat, leur disant que là il leur ferait connaître ses intentions. On envoya de tous côtés convier les voisins à cette réunion.

Le cimetière sauvage de l'île aux Allumettes a une grande réputation ; nous serions curieux de savoir ce qu'en dit Champlain.

— «Je fus ravi en admiration, dit-il, voyant des sépulcres de forme semblable aux châses, faits de pièces de bois croisés par en haut et fichés en terre, à la distance de trois pieds ou environ sur les croisements, en haut ils y mettent une grosse pièce de bois, et audevant une autre tout debout, dans laquelle est gravée grossièrement (comme il est bien croyable) la figure de celui ou celle qui y est enterré. Si c'est un homme ils y mettent une rondache, une épée enmanchée à leur mode, une masse, un arc et des flèches ; s'il est capitaine, il aura un panache sur la tête, et quelque autre matachia ou enjolivement ; si c'est un enfant, ils lui baillent un arc et une flèche ; si c'est une femme ou une fille, une chaudière, un pot de terre, une cuillère de bois et un aviron. Tout le tombeau a de longueur six ou sept pieds pour le plus grand, et de largeur quatre ; les autres, moins. Ils sont peints en jaune et en rouge, avec des ouvrages aussi délicats que sculpture. Le mort est enseveli dans sa robe de castor ou d'autres peaux, desquelles il se servait en sa vie, et lui mettant toute sa richesse auprès de lui, comme haches, couteaux, chaudières et alènes, afin que ses choses lui servent au pays où il va : car ils croient à l'immortalité de l'âme. Ces sépulcres gravés ne se font qu'aux guerriers, car aux autres ils n'y mettent non plus qu'ils font aux femmes, comme gens inutiles.»

— Le lendemain la Tabagie eut-elle lieu ?

— Immanquablement. Les invités arrivèrent chacun avec son écuelle et sa *micouenne*. Ils s'assirent par terre dans la cabane, sans ordre ni cérémonie. Tessonat leur distribua une sorte de bouillie, faite de maïs écrasé entre deux pierres, mélangée de chair et de poisson coupés par petits morceaux, le tout cuit ensemble sans sel ni poivre. Il avait aussi de la chair rôtie sur les charbons et du poisson bouilli à part. Champlain ne se sentait pas



le cœur à manger cette *sagamite* qui était apprêtée mal-proprement ; ils lui donnèrent du poisson et de la viande pour les accommoder à sa manière. Tessonat entretenait ses hôtes sans manger, suivant leur coutume.

Le repas fini, les jeunes gens sortirent ; les vieillards et les guerriers garnirent leur pétunoir c'est-à-dire leur calumet, et le présentèrent à Champlain à tour de rôle. Ils passèrent une grande demi heure à cette cérémonie, sans prononcer un seul mot. Enfin Champlain leur dit par son truchement :

« *Nichi*, mes amis, le sujet de mon voyage n'est autre que celui de vous assurer de mon affection et du désir que j'ai de vous assister dans vos guerres, comme je l'ai déjà fait deux fois. Ce qui m'a empêché, l'année dernière, de venir jusqu'ici, c'est que le roi, mon maître, m'a occupé en d'autres guerres ; mais cette année il m'a commandé lui-même de vous visiter ; pour vous secourir j'ai nombre d'hommes bien armés au sault Saint-Louis. Mon dessein est aussi de reconnaître les terres de ce pays, les lacs et les rivières qu'ils renferment, ainsi que de découvrir la grande mer qu'on me dit n'être pas éloignée d'ici. De plus je désire voir une nation, qui n'est qu'à six jours de marche, les Nébicerini (les Népissingues), pour les convier aussi à la guerre contre les Iroquois. C'est pourquoi je vous prie de me donner quatre canots avec huit hommes, pour me conduire jusque-là. »

Les sauvages écoutèrent ces paroles avec la plus grande attention. Quand le discours fut fini, ils commencèrent à pétuner de plus bel, et ils dévisèrent tout bas ensemble sur les propositions qui venaient de leur être faites. Puis Tessonat, au nom de tous, prit la parole et dit :

« Je t'ai toujours reconnu plus affectionné envers les sauvages qu'aucun autre Français que j'ai vu ; tu montres que tu es bien notre ami en passant à travers tant de hasards pour venir nous voir, et nous convier à la guerre. C'est pourquoi nous te voulons du bien comme à notre enfant. Toutefois l'année dernière tu nous a manqué de promesse ; deux mille sauvages sont descendus au Sault pour te faire des présents et aller en guerre. Ils ne t'ont pas trouvé, ils en ont été fort attristés, croyant que tu étais mort, comme quelques-uns le leur disaient. Les Français qui étaient au Sault, n'ont pas voulu nous assister contre nos ennemis ; quelques-uns même nous ont maltraités. En conséquence nous avons résolu de ne plus aller au Sault et de faire la guerre tout seuls, et de fait 1200 guerriers y ont été. Pour le présent la plupart des guerriers sont absents, remets la partie à l'année prochaine, je

ferai savoir la nouvelle à tous les sauvages de la contrée. Pour ce qui est des quatre canots que tu demandes, je te les accorde, mais avec grande répugnance. Cette entreprise nous déplaît à cause des peines que tu vas avoir à y endurer. Les Nébicirini sont sorciers et ils ont fait mourir beaucoup de nos gens par des sorts et des empoisonnements ; pour cela, ils ne sont pas nos amis. Au surplus tu n'as pas besoin d'eux pour la guerre, ils sont de petit cœur.»

Champlain tenait à voir ces peuples et à lier amitié avec eux, pour parvenir par leur entremise, à la mer du Nord, le grand objet de ses poursuites. Il répondit : « Il n'y a pas loin d'ici à leur pays. Je ne puis rencontrer de passages plus fâcheux que ceux que j'ai traversés ci-devant. Quant à leurs sortilèges, ils n'auront aucune puissance sur moi, mon Dieu m'en préservera. Je veux vous rendre ensemble bons amis, je leur donnerai des présents à cet effet, ils feront quelque chose pour moi. » Tessonat lui réitéra la promesse de lui donner quatre canots, et Champlain en conçut une grande joie.

— Cependant comment se fait-il que Champlain ne poussa pas plus loin ?

— Les sauvages changèrent d'avis. Pour passer le reste du jour, Champlain était allé se promener dans leurs jardins, à travers leurs citrouilles et leurs pois. Tout-à-coup son truchement vint le trouver et lui dit : « Après que vous les avez quittés, les sauvages ont songé que, si vous entrepreniez ce voyage, vous mourriez et eux aussi ; ils ne veulent plus donner les canots promis, d'ailleurs personne ne se présente pour les conduire. « Qu'il remette, disent-ils, son voyage à l'année prochaine, nous l'y mènerons en bon équipage, nous le défendrons contre ces sorciers, s'ils veulent lui faire du mal. »

Cette nouvelle affligea fort Champlain ; de suite il vint les trouver et il leur dit : « Jusques à ce jour je vous avais estimés des hommes de cœur, j'avais compté sur votre parole ; maintenant vous vous montrez des enfants, le mensonge est sur vos lèvres. Est-ce en manquant à vos promesses que vous me témoignerez votre amitié ? Si cela vous incommode trop de me fournir quatre canots, je ne vous en demande que deux, et quatre hommes seulement. »

Ils lui présentèrent de nouveau la difficulté des passages, le nombre des sauts, la méchanceté de ces peuples ; la crainte seule qu'ils avaient de le perdre leur faisait faire ce refus.

Champlain leur répondit : « J'ai avec moi un garçon qui a été au pays de Nébicirini ; il n'a pas rencontré toutes ces difficultés ;

il n'a pas trouvé ces peuples aussi méchants que vous le dites.» Champlain leur montrait de la main Nicholas Vigneau. Les sauvages commencèrent par le regarder longtemps en silence ; enfin Tessonat prit la parole : « Nicolas, est-il vrai que tu as dit avoir été aux Nébicerini. » Vigneau fut quelques instants sans parler ; « Oui, dit-il, j'y ai été. » A ces mots les sauvages le regardèrent de nouveau de travers, puis ils se jetèrent sur lui, comme s'ils eussent voulu le déchirer en pièce, en poussant de grands cris. Tessonat lui dit : « Tu es un effronté menteur. Tu sais bien que tous les soirs tu couchais à mes côtés avec mes enfants, et tous les matins tu t'y levais ; si tu as été aux Nébicerini, ça été en dormant. Comment as-tu été si imprudent que de conter à ton chef de semblables mensonges, et si méchant que de vouloir hasarder sa vie au milieu de tant de dangers ? Tu es un homme perdu ; il devrait te faire mourir plus cruellement que nous ne le faisons de nos ennemis. »

— Que répondait Vigneau ?

— D'abord rien du tout. Il demeurait muet et tout éperdu. Champlain l'ayant tiré à l'écart, il réaffirma avec serment tout ce qu'il avait avancé auparavant. De leur côté les sauvages criaient fortement. « Nomme donc le sauvage avec lequel tu as été à la mer ; nomme les lacs, les rivières et les chemins par où tu as passé ; explique la carte que tu as tracée. » Vigneau gardait un morne silence.

Pendant Tessonat, bien à contre-cœur, faisait équiper un canot pour l'envoyer aux Nébicerini. Champlain voulut tenter un dernier effort pour connaître la vérité ; il fit venir Vigneau et en présence de ses compagnons il lui dit : « Il ne s'agit plus de dissimuler. Je prétends profiter du canot qu'on prépare, si tu me laisses passer outre sur la foi d'un mensonge, je te fais prendre et étrangler sans merci. » Vigneau effrayé, se jeta à genoux en demandant pardon. « Tout ce que j'ai dit, s'écrie-t-il, touchant cette mer, est faux ; je n'ai jamais été plus loin qu'ici. C'est l'espoir d'avoir une récompense qui m'a fait inventer cette nouvelle. » Champlain bouillait de colère, Vigneau était tout honteux ; les sauvages ne se contenaient plus de joie. « Pourquoi, disaient-ils, n'avoir pas plus de confiance en nous qui sommes des capitaines, tes amis, et qui parlons toujours vérité. Il faut faire mourir ce menteur. Ne vois-tu pas qu'il a voulu te faire périr. Donne-le nous, et nous te promettons qu'il ne mentira plus. » Tous criaient après lui, et surtout les enfants. Champlain leur défendit de lui faire aucun mal. « Je veux le ramener au Sault pour le montrer

aux messieurs de la compagnie ; il devait leur apporter de l'eau salée! là j'aviserais à ce qu'on en fera.»

— Ainsi le voyage était terminé.

— Eh ! oui. Sans espérance de voir la mer de ce côté, Champlain ne songea plus qu'au retour. Il invita les sauvages à descendre avec lui au Sault St-Louis où il y avait quatre vaisseaux fournis de toutes sortes de marchandises. Le 10 juin, Champlain prit congé de Tessonat. « Si Dieu me préserve en santé, lui dit-il, je reviendrai l'année prochaine, en équipage de guerre. C'est bien, lui répondit le vieux chef, j'assemblerai grand peuple pour ce temps-là, tu ne verras que sauvages et armes, j'espère que tu en auras grand contentement. » Ils partirent quarante canots, et pour le retour ils ne passèrent pas par le lac des Rats ; ils suivirent le cours de l'Ottawa ; il était plus facile de descendre les rapides que d'en remonter le cours impétueux.

Cependant Champlain, en plantant une croix surmontée des armes de la France, avait pris possession du pays au nom de Dieu et au nom du roi. « Et avant que de partir, dit-il, je fis une croix de cèdre blanc, laquelle je plantai sur le bord du lac en un lieu éminent, avec les armes de France, et priai les sauvages de la vouloir conserver, comme aussi celles qu'ils trouveraient du long des chemins où nous avons passé ; et que s'ils les rompaient, que mal leur arriverait ; en les conservant, ils ne seraient pas assaillis par leurs ennemis. Ils me promirent ainsi de le faire, et que je les retrouverais quand je retournerais chez eux. »

En lisant l'histoire des premiers temps du Canada, nous remarquons ainsi certains endroits privilégiés qui, par leur position, s'imposaient à l'attention des découvreurs, et dont la religion semblait s'emparer tout d'abord pour en faire des lieux saints et une terre remplie des promesses de l'avenir. Québec, Trois-Rivières, Montréal et Pembroke sont de ce nombre. Une jolie ville a remplacé l'habitation de Tessonat, et sur les débris vermoulus de la croix de cèdre blanc s'élève une église épiscopale. Pembroke est la métropole commerciale du Haut de l'Ottawa ; il est à la tête d'un vaste vicariat apostolique, et bientôt sans doute, il sera le siège d'un évêque en titre qui gouvernera un beau et riche diocèse.

## III

## LE BORGNE DE L'ILE.

Je ne puis quitter Pembroke, ami lecteur, sans dire un mot de l'île aux Allumettes, cette sœur jumelle de la « Reine de l'ouest » cette perle de l'Ottawa, baignée par deux courants de la plus belle eau du monde qui lui prodiguent en abondance l'humidité, la fraîcheur et la fécondité, cette oasis flottante de verdure, de feuillage et de moissons luxuriantes. Longueur 17 milles ; largeur de 3 à 7 milles ; population de 1800 habitants, canadiens-français pour la moitié. Dans ce petit Eden, depuis 42 ans il règne au spirituel, entouré de respect et d'affection filiale, un véritable patriarche, M. J. Lynch, premier missionnaire et premier curé de la paroisse. Le village situé vis-à-vis Pembroke, mais de l'autre côté de l'île s'appelle « Le Chapeau, » d'un rocher qui présente au regard la forme d'un immense couvre-chef. En cet endroit un pont relie l'île au rivage de Pontiac, dans la Province de Québec. Six milles plus haut se précipite en bouillonnant le rapide de « La Culbute, » ainsi nommé, sans doute, parce que l'infortuné qui s'y engagerait n'arriverait pas au bas la tête en haut.

L'île aux Allumettes, par sa position stratégique se trouvant immédiatement au-dessus d'une suite de rapides très difficiles, et en face de l'embouchure de la rivière au Rat qui était le chemin de raccourci pour Québec, a joué un rôle important dans les premiers temps de la colonie. Les relations l'appellent « l'île des Algonquins » ou simplement « l'île, » l'île par excellence, et la nation qui y est retranchée comme dans un lieu fortifié « Les sauvages de l'île ». Cette nation s'appelait elle-même fièrement « Les hommes de la grande rivière, *Kitchisipiiniwiweck*, (*Kitchi*, grand, *sipi* rivière, *inini* et au pluriel *ininiweck* hommes.) Les Hurons les appelaient *Ehonkeronons*.

Ces insulaires, nous disent les Pères Jésuites, étaient extrêmement superbes et exigeants. Ils auraient bien voulu que les Hurons et les Népissingues ne descendissent pas au sault St-Louis ou à Québec, et que les Français n'allassent point aux Hurons, afin d'accaparer à eux seuls tout le commerce. Ils auraient acheté les pelleteries presque pour rien, puis les auraient revendues aux traitants français à bonne composition. Il ne se passait guère d'année qu'ils ne soulevassent quelques difficultés aux sauvages

d'en haut pour leur barrer le passage, et chose étrange, quand même les Hurons auraient été dix fois plus nombreux, ils n'auraient pas osé passer outre, aussi longtemps qu'un seul insulaire s'y serait opposé, tant ils gardaient fidèlement les coutumes et les usages du pays. Les présents finissaient presque toujours par ouvrir la voie ; ils étaient plus ou moins considérables selon les occurrences. C'était sous un autre nom l'institution des douanes, et déjà les *Kitchisipiiniweck* avaient trouvé le secret de la *politique nationale*.

En 1636, les dons durent être plus abondants et plus riches, comme on le voit par une lettre du P. Daniel au gouverneur, écrite « de l'île, ce septième d'Août, à la lueur d'écorces brûlantes qui sont les chandelles et les flambeaux du pays. Un capitaine était mort, les larmes de ses parents n'avaient pas encore été essuyées. Des présents seuls pouvaient leur faire avaler plus doucement leur tristesse. Impossible de se dispenser de cette cérémonie dispendieuse, c'aurait été jeter du feu sur leur douleur. Mais quand, de cette manière, le corps eut été couvert et même qu'on eut fait revivre le trépassé en donnant son nom à un autre, on put continuer sa route en ne payant que le tribut ordinaire. »

Il est curieux de lire ce que disait Sagard, dès 1627, de cette île et de ses habitants qu'il appelait tantôt *Quieunontateronons*, tantôt *Honqueronons*. Ses paroles s'accordent en tout point avec les renseignements plus amples que nous fournirent plus tard les missionnaires de la Compagnie de Jésus. « Nous arrivâmes ce jour-là même chez les Quieunontateronons, après avoir fait 20 lieues et plus de chemin. Ce village était placé sur le bord de la rivière dans une belle plaine, d'où nous fûmes aperçus à plus d'une lieue du port, où presque tous les sauvages se rendirent avec de grandes huées et des bruits qui nous étourdissaient, car on n'entendait partout qu'une voix, ou pour compliments, ou pour se moquer de nous, qui nous rangions à leur merci ; je crois néanmoins qu'ils espéraient profiter de nos vivres, car à même temps que nous eûmes mis pied à terre, ils sautèrent dans notre canot, et se saisirent de nos blés et farines pour les échanger à leur dévotion contre des pelleteries qu'ils ont à foison ; mais comme la charité bien ordonnée commence par soi-même, sachant que nos vivres nous faisaient besoin, j'ai mis le hola (car nos gens n'osaient dire un mot), et par ce moyen tout nous fut conservé et porté au lieu que nous choisîmes pour cabaner, un petit jet de pierre éloigné du village, pour éviter leurs trop fréquentes visites.

« Ce peuple est (à mon avis) le plus revêché, le plus superbe et le moins courtois de tous ceux que j'ai jamais conversés en toutes les terres du Canada, du moins me l'a-t-il semblé pour le peu que je les ai pratiqués, mais aussi est-il le mieux couvert, le mieux matachié et le plus jolivement paré de tous, comme si la braverie était inséparablement attachée à la superbe et à la vanité. Les jeunes femmes et les filles semblaient des nymphes, tant elles étaient bien ajustées, et des comédiennes, tant elles étaient légères du pied ; vous les voyez la tête levée par le village, couvertes de matachias, sauter, courir et se réjouir plaisamment comme si elles eussent été assurées d'une éternelle félicité ; aussi à vrai dire, elles n'ont pas peur d'un enfer, ni de perdre un paradis ! qu'elles aient quelque chose à manger, les voilà contentes ; si elles n'ont rien elles ont de la patience. »

Chaque pays peut se vanter d'avoir produit ses grands hommes. L'Assyrie a son Nemrod, la Macédoine son Alexandre, Rome son César et l'île aux Allumettes à son Tessouchat, ou comme l'appelaient les Français, son *Borgne*. Chasseur comme Nemrod, guerrier comme Alexandre, orateur comme César, il fut de plus un second Constantin, il se convertit au christianisme, et sa conversion fut, pour un grand nombre, l'occasion de leur entrée dans le bercail de Jésus-Christ. Du reste le Borgne ne fut pas sur cette terre du Canada, le seul sauvage qui joua un rôle marquant. Plusieurs de ces enfants de la nature n'étaient barbares que de nom, ils étaient doués d'un esprit délié et de talents supérieurs que les voyages, l'observation et l'expérience, faute d'étude, avaient grandement cultivés. Gérakonté pendant des années, dirigea les conseils des Iroquois, Kondiaronk, autrement appelé *Le Rat*, était une puissance chez les Hurons ; sa voix était écoutée même dans les délibérations des gouverneurs. Pontiac, chez les Ottawas, conçut, pour les tribus indiennes, un plan de confédération qui étonne, et il tint pendant longtemps en échec les troupes anglaises. Pour Tessouchat, ce qui le distingue, c'est surtout sa faconde inépuisable et la pénétration de son esprit.

La première fois, du moins à ma connaissance, qu'il paraît sur la scène de l'histoire, c'est aux pays des Hurons, au mois d'avril 1636. Il était âgé de 40 ans. Il apportait vingt-trois colliers de porcelaine pour soulever les Hurons et les NépiSSingues contre les Iroquois qui avaient tué vingt-trois personnes de sa nation. « Secourez-vous, s'écriait-il, nos corps sont des haches » ; c'est-à-dire sans nous vous ne pouvez vous procurer des Français, ni arquebuses, ni chaudières, ni haches. Cependant malgré cet apostrophe et cette métaphore hardie, Hurons et NépiSSingues restèrent

cois : les sauvages de l'île étaient trop arrogants et ils exerçaient trop d'exactions contre eux quand ils descendaient à Québec. Avant de partir le Borgne voulut jouer au Machiavel. En arrière du père Brébœuf et de ses compagnons, il était plein de jactance. « Je suis maître des Français, répétait-il, je les conduirai à Québec quand je voudrai, je leur ferai passer la mer. » D'un autre côté il disait aux pères : « Quittez les Hurons, ce sont des méchants, ils ont massacré Etienne Brulé et le Père Nicolas Viel, ils vous feront mourir. » Il disait en particulier au père Brébœuf : « Descends à Québec, tu sais le sauvage, tu seras grand capitaine, et il n'y aura que toi qui parleras dans les conseils. » Le Père lui fit comprendre qu'il n'était pas venu au Canada pour arriver à être un truchement, mais bien pour lui enseigner la voie qui mène au ciel. « Un jour, lui dit-il, nous irons nous établir dans votre île. En attendant, comme marque de notre amitié, recevez en don ce canot pour votre retour. » Tessouchat se montra ravi de ces raisons et surtout du présent. « Déjà, s'écriait-il avec emphase, nous sommes rendus dans notre pays. Nous te promettons de bien traiter tes gens quand ils passeront sur nos terres. » Mais la foi était encore loin de son cœur plein de fourberie et d'astuce.

Pendant l'hiver de 1641, nous le retrouvons encore au pays des Hurons, à la Bourgade de St-Joseph. Il s'y montra d'une vanité et d'un orgueil insupportables. Il disait aux Pères : « J'avais quelque dessein de passer ici l'hiver, mais on dit que votre capitaine et vous ne m'aimez pas. Peut-être ne savez-vous pas que je commande depuis ma jeunesse ! Je suis né pour commander. Aussitôt que j'ouvre la bouche, tout le monde m'écoute ; aussi est-ce moi qui soutiens et conserve tout le pays. Les Hurons même me prêtent l'oreille et je commande parmi eux comme un capitaine. Les autres parlent, mais il ne se fait rien que ce que j'ai dans la pensée ; je suis comme un arbre, les hommes en sont les branches, et je leur donne la vigueur. »

Après avoir cité son discours, voici le portrait que le Père Brébœuf donne de l'orateur. « Voir un homme presque nu, qui n'a pas de chaussures aux pieds, point d'autre habit qu'un méchant bout de peau qui ne le couvre qu'à moitié, disgracié de la nature, n'ayant qu'un œil, sec comme un vieil arbre sans feuille ; voir, dis-je, un squelette ou plutôt un gueux marcher en président et parler en roi, c'est voir sous des haillons l'orgueil et la superbe. »

A la vanité il joignait la haine du nom chrétien. « La foi et les prières, disait-il aux Hurons, vous font mourir. Depuis que



quelques-uns se sont fait baptiser, la maladie règne dans vos cabanes. Une partie des chrétiens s'entendent avec les Français pour perdre tout le pays des sauvages. Frères, ne renoncez pas à vos anciennes coutumes.» Les chrétiens répondaient : «Ce n'est pas la foi qui nous extermine, mais nos péchés, et surtout votre infidélité ; c'est vous qui nous faites mourir en retenant les démons au milieu de nous par vos méchantes actions. Jamais nous ne quitterons la sainte croyance que, par la grâce de Dieu, nous avons embrassée.» Ces belles paroles cependant ne le touchaient guère. Toutefois, par une inconséquence inexplicable, il permettait que ses enfants fussent baptisés ; bien plus il procura ce bienfait à plusieurs autres qui moururent presque tous. Leurs prières sans doute lui obtinrent plus tard la grâce de la conversion.

J. B. PROULX, PTRE.

(A continuer)

# ESQUISSES HISTORIQUES SUR LE ROMAN.

---

## DU ROMAN AU MOYEN-AGE

(Suite.)

Le cycle de la Table Ronde doit son origine à une fable inventée par Robert Wace. Ce trouvère, qui vivait au temps de Philippe-Auguste, roi de France, fait créer l'ordre des chevaliers de la Table Ronde par Uther, roi de York, (1) sur les conseils de l'enchanteur Merlin. Il se composait de vingt-quatre chevaliers qui délibéraient assis autour d'une table ronde d'où ils tirent leurs noms. Les romans de ce cycle racontent leurs exploits qui sont fabuleux.

L'histoire nous a conservé les noms de quelques-uns de ces chevaliers, ce sont : Arthur, Gauvain, Galaor, Tristan, Lancelot, Palamède, mais, le plus célèbre est « Amadis des Gaules. » Tous ces romans envoient leurs héros à la conquête d'une relique précieuse qu'on appelait le « *Saint-Gréal* ou *Graal*, » C'était le vase dans lequel on supposait que notre Seigneur avait bu durant son dernier repas au Cénacle. On disait aussi qu'à son crucifiement le sang qui coulait de ses blessures avait été recueilli dans ce même vase. D'après la légende, les anges l'emportèrent au ciel jusqu'à ce que Pérille, prince d'Asie, fut trouvé assez pur pour en devenir dépositaire. Cette relique se perdit par la suite en Angleterre où les chevaliers de la Table Ronde en firent la conquête. Cela suffit pour nous montrer le caractère des romans de ce cycle. Tous ces héros sont des modèles de sainteté et de

---

(1) Ancien royaume de la Grande-Bretagne.

vertus auxquels tout amour sensuel est interdit. Pour eux la conquête ou la garde du *Saint Graal* est l'unique objet de leur ambition.

Enfin, le cycle d'Alexandre commença avec l'histoire d'Alexandre le Grand, par Siméon Seth. Pendant cette période les romanciers célébrèrent les héros et les sages de l'antiquité, mais pour se conformer aux mœurs, ils les métamorphosèrent en chevaliers errants, en magiciens et en enchanteurs. Viennent en même temps, les histoires de revenants et les légendes religieuses. La vie des saints ne fournissait pas moins aux bouillantes imaginations que les histoires profanes. On lit dans les Bollandistes : « Saint Déicole s'était égaré ; il rencontre un berger et le prit de « lui enseigner un gîte :—Je n'en connais pas dit le berger, si ce « n'est dans un lieu arrosé de fontaines, au domaine du puissant « vassart Weissart.—Peux-tu m'y conduire, répondit le saint?—Je « ne puis laisser mon troupeau, répliqua le patre. Saint Déicole « fiche son bâton en terre, et quand le patre revint, après avoir « conduit le saint, il trouve son troupeau couché paisiblement « autour du bâton miraculeux. Saint Déicole entre dans la for- « teresse, les serfs accourent empressés, le veulent débarrasser de « son manteau, il les remercie et suspend ce manteau à un rayon « de soleil qui passait à travers la lucarne d'une tour. » (1)

La partie de l'ouvrage des Bollandistes qui renferme les faits dont l'existence est douteuse contient une foule de légendes de ce genre. Chateaubriant (2) en cite un autre : « Quinze jeunes « femmes et dix-huit jeunes hommes ballaient (3) un jour dans « un cimetière ; le prêtre Robert, qui disait la messe, les fit invi- « ter à se retirer ; ils se moquèrent du prêtre. L'officiant pria « Dieu et saint Magnus de punir la troupe impie, en l'obligeant à « chanter et à danser une année entière ; sa prière fut exaucée ; « un des condamnés prit par la main sa sœur qui figurait avec « lui, le bras se sépara du corps sans que l'invalidé de Dieu per- « dit une goutte de sang, et elle continua de sauter. Toute « l'année les quadrilles, ne souffrirent ni du froid, ni du chaud, « ni de la faim, ni de la soif, ni de la fatigue ; leurs vêtements ne « s'usèrent pas. Commença-t-il à pleuvoir, il s'élevait autour « d'eux une maison magnifique. Leur danse incessante creusa la

(1) Boll., t. II p. 202.

(2) Essai sur la littérature anglaise, page 10.

(3) Vieux verbe qui signifie "danser."

« terre, et ils s'y enfoncèrent jusqu'à mi-corps. Au bout de l'an, l'évêque Hubert brisa les liens invisibles dont les mains des danseurs et des danseuses étaient enchaînées; la troupe tomba dans un sommeil qui dura trois jours et trois nuits. »

En Angleterre l'origine du roman anglais se confond dans la littérature française. Sous les Normands, la langue nationale des peuples de la Grande Bretagne n'était guère en usage, on ne parlait partout que le français; les vaincus avaient adopté la langue des vainqueurs.

Elle était même proscrite : « Tantôt c'était un évêque saxon, dit Augustin Thierry, chassé de son siège, parce qu'il ne savait pas le français; tantôt des moines dont on lacérait les chartes, comme de nulle valeur parce qu'elles étaient en langue saxonne tantôt un accusé que les juges normands condamnaient sans vouloir l'entendre, parce qu'il ne parlait qu'anglais. » Un vieux proverbe anglo-saxon disait : *« Il ne manque à Jacques, pour jouer le seigneur, que de savoir le français. »* Les anciennes coutumes étaient mêmes mises de côté, on recevait tout des Normands. Milton (1) fait remonter l'usage du français jusqu'à Edouard le confesseur : « Alors, dit-il, les anglais commencèrent à laisser de côté leurs anciens usages, et à imiter les manières des français dans plusieurs choses; les grands à parler français dans leurs maisons, à écrire leurs actes et leurs lettres en français, comme preuve de leur politesse, honteux qu'ils étaient de leur propre langage; présage de leur sujétion prochaine à un peuple dont ils affectaient les vêtements, les coutumes et le langage. »

Il est donc facile de comprendre pourquoi la littérature des premiers temps de l'Angleterre a été toute française.

On y trouve des troubadours et des trouvères comme en France, et de plus les scaldes des Danois. Ces derniers poètes chantaient les exploits des héros avec accompagnement de harpes et de gestes. Leur popularité égalait celle des troubadours français. Ils étaient plus considérés dans la société anglaise que nos poètes; on trouve des rois au milieu d'eux, et l'on rencontre toujours quelques poètes romanciers à la cour des anciens rois.

Les premiers peuples de la Grande Bretagne aimèrent passionnément la poésie et les fictions. Le chant formait partie de tous leurs actes. Ils chantaient le matin avant la chasse ou avant le départ pour le combat, ils chantaient à table et le coucher était

---

(1) History of England, lib. VI.

précédé du chant des légendes du pays. Trois choses appartenant à l'homme libre ne pouvaient être saisies pour dettes : son cheval son épée et sa harpe ; le vol d'un de ces articles entraînait la peine de mort.

Les légendes ou romances étaient toujours le récit de faits merveilleux, d'exploits fabuleux des guerriers anglo-saxons ou normands, produits d'une imagination exaltée, et inspirés par l'esprit de flatterie à laquelle ils visaient toujours. « Je sais, dit un scalde, un chant pour émousser le fer ; je sais un chant pour tuer la tempête. » On reconnaissait ces inspirés, dit Châteaubriant, à leur air ; ils semblaient ivres, leurs regards et leurs gestes étaient désignés par un mot consacré : *skallviengl*, « folie poétique. »

Au quatorzième siècle, les mœurs en Europe s'altérèrent profondément. La féodalité sur son déclin avait fini par reconnaître la puissance de la royauté. Le roi, seigneur suzerain se faisait partout redouter, on recourait de toutes les parties du royaume à la justice royale. Les seigneurs ayant perdu leur influence, se retirèrent la plupart dans leurs terres où ils s'épuisaient à regretter leur règne. Les guerres privées des grands vassaux achevèrent leur ruine, en les divisant et en les armant les uns contre les autres. La chevalerie même, cet ordre d'hommes vertueux et dévoués à tous ceux qui souffraient ou qui étaient victimes de l'injustice, n'était plus qu'un vain titre dont le premier aventurier venu s'affublait impunément et sans scrupule. Mais, ce qui contribua le plus à modifier les mœurs de ces temps, ce furent les seigneurs félons, comme on les appelait alors. Traîtres à leur roi, traitres à leur serment, véritables bandits, et des plus dangereux, ils s'embusquaient dans leurs tours crénelés ou sur les routes pour surprendre les voyageurs et les piller. Ils attaquaient les petites villes, les abbayes et entassaient dans leurs châteaux le butin de leurs expéditions. C'était un moyen de pourvoir aux dépenses d'une guerre privée entreprise pour exercer une vengeance, ou pour satisfaire une ambition déréglée. Ces dangers frappaient les paysans de terreur et forcèrent les villes à s'armer pour leur propre sécurité. Ce fut la ruine complète de la féodalité.

Cet état de choses opéra nécessairement un changement dans les lettres. Les assassinats, les enlèvements, les brigandages de toutes sortes dont ils étaient témoins, chargèrent l'imagination des trouvères ou romanciers de tableaux affreux qu'ils aimaient à reproduire. Le roman prit alors une forme fantastique et graveleuse. Ce n'était plus que des géants monstrueux gardant dans

d'obscurs souterrains de belles princesses chargés de chaînes ; ou des seigneurs à mine rébarbative qui, au fond de leur donjon, torturaient leurs jeunes épouses gémissantes à leurs pieds. A travers ce mélange d'horreurs et de grâce, apparaissait le chevalier errant, le protecteur, le vengeur, triste représentant du véritable chevalier qui disparaissait à mesure que la féodalité perdait son ancien caractère. Généralement, c'était le principal personnage du roman, mais à son tour il tombait sous la puissance de quelque magicien ou enchanteur au service du tyran. Enfin, c'étaient des esclaves achetés qui par leur beauté fascinaient les filles de leur maître ; c'étaient des tours de lutins, des courses de loups-garous, des apparitions de génies, toujours pour servir les desseins iniques de quelque seigneur félon. Le soir au foyer on écoutait avec avidité les terribles mystères du sabbat, ou les exploits glorieux d'un célèbre chevalier errant.

Ces extravagances furent les derniers efforts de l'imagination vagabonde des anciens romanciers. Ils avaient bravé toute vraisemblance dans leurs peintures des mœurs, ils avaient sacrifié la vérité et même la morale. La majorité du peuple, surtout la classe instruite n'y croyait plus depuis longtemps. Devenus des hors-d'œuvre dans la littérature, ces romans tombèrent par leur propre ridicule. *Servantes Saaveda*, écrivain espagnol, leur porta, au dix-septième siècle, le coup mortel en publiant son *Don Quichotte de la Manche*, roman le plus original qui ait été imaginé. Cet homme sage et savant ramena le roman où il devait être, dans les bornes de la raison. Son ouvrage, malgré les folies de l'acteur principal, est profondément philosophique et bien écrit. Il eût pour effet de faire cesser l'estime que l'on portait au merveilleux aux idées et aux peintures fausses, exagérées et extravagantes qu'il sût si bien ridiculiser dans *Don Quichotte*.

Dans la Grande Bretagne, jusqu'au règne d'Edouard III, aucun roman n'avait été écrit en anglais ; ce ne fut que sous ce prince que parurent les premiers écrits dans la langue nationale. Le premier et celui que l'on considère comme le père de la poésie anglaise, sinon de toute la littérature anglaise, est *Chaucer*. Il écrivit plusieurs romans en vers, entr'autres : *le roman de la rose*, imitation de celui de Jean de Meun, où les personnages allégoriques sont la Beauté, la Franchise, la Richesse, la Peine, l'Envie, la Haine et l'Avarice. Il fut l'auteur des célèbres histoires de Canterbury « *Canberbury Tales.* »

Chaucer et les poètes romanciers de son temps subirent l'influence des croyances de leur âge. Ces peuples aux mœurs cruels qui firent la terreur du moyen-âge tant qu'ils restèrent barbares,

furent fortement impressionnés par les grands mystères de notre religion. Leurs chants, leurs romances, leurs légendes en sont remplis ; et les sujets religieux étaient choisis de préférence. Voici un extrait d'un roman en vers de *Adam de Ross*, où il raconte la descente de saint Paul aux enfers : « L'archange saint Michel sert de guide à l'apôtre, il lui dit :—Bonhomme, suis-moi sans effroi, sans peur et sans soupçon. Dieu veut que je te montre les grincements de dents, le travail et la tristesse *tristor* que souffrent les pécheurs. »

« Michel va devant ; Paul le suit disant les psaumes. A la porte de l'enfer croît un arbre de feu ; à ses branches sont suspendues les âmes des avarés et des calomniateurs. L'air est rempli de diables volants qui conduisent les méchants aux brasiers.

« Les deux voyageurs parcourent les régions désolées. L'archange explique à l'apôtre les tourments infligés à différents crimes : au sein d'une immense forge, d'une vaste mine où grondent et brillent des fournaies ardentes, coulent des fleuves de métaux fondus dans lesquels nagent des démons. A mesure que les envoyés du ciel s'enfoncent dans le giron du globe, les supplices deviennent plus terribles ; saint Paul est saisi de pitié.

« Un puits scellé de sept sceaux présente son orbite : l'archange lève les sceaux, en écartant l'apôtre pour laisser s'exhaler la vapeur pestilentielle. Au fond du puits gémissent les plus grands coupables ; saint Paul demande combien dureront les peines ; saint Michel répond : « Cent quarante mille ans ; mais je n'en suis pas bien sûr. »

« L'apôtre invite l'archange à conjurer Dieu d'adoucir les souffrances des réprouvés ; des anges compatissants se joignent à leurs prières ; elles sont écoutées ; le Seigneur ordonne qu'à l'avenir les supplices cesseront depuis le samedi jusqu'au lundi matin. »

Quant à la morale elle était le plus souvent sacrifiée ; le récit était presque toujours licentieux et impie, surtout ceux de *Dunbar* et de *Plowman*. Néanmoins ils n'étaient pas aussi dangereux qu'ils le devinrent au temps moderne, car ils ne s'attaquaient pas encore à l'intelligence par un raisonnement captieux. La licence y était affichée extérieurement, chacun pouvait l'éviter.

#### DU ROMAN MODERNE.

De la chute des romans de chevalerie tombés dans le ridicule et l'absurdité, date une nouvelle vie pour le roman. Nous sommes

au temps de l'Hôtel de Rambouillet, centre des lettres du dix-septième siècle. Ces réunions contribuèrent à rehausser la littérature, et à former plusieurs des grands hommes qui illustrèrent ce siècle. Elles eurent une grande influence sur le roman. Dans l'*Astrée*, Mademoiselle de Scudéri, le rendit héroïque ; elle fit sous des noms anciens le portrait de tous les personnages importants de son temps. Le plus célèbre fut celui de Mademoiselle de Rambouillet sous le pseudonyme d'*Artémise* qu'elle conserva toujours. Madame La Fayette lui fit parler le vrai langage du cœur et des nobles passions dans la *Princesss de Clèves*, le meilleur roman paru en France jusque-là ; puis, il devint comique avec Scaron, Le Sage acheva cette réforme en créant le roman de mœurs. Cet auteur peint l'homme tel qu'il est dans *Gil Blas*. Il montre les travers et les faiblesses de toutes les classes de la société, on pourrait dire même les infirmités de l'humanité toute entière.

A cette époque, le but général du roman était de faire triompher la vertu, de flétrir le vice, de soumettre la raison aux enseignements de l'église, de faire disparaître des écrits la nudité et la volupté des sens ; et en même temps, au point de vue littéraire de purger la langue française et de corriger le style.

Ce fut l'âge d'or du roman.

Bientôt vinrent les jours de Madame de Pompadour et les débauches de la cour de Louis XV. Le roman prit une pente qui le conduisit aux écrits des philosophes et des romanciers impies. Car, en Europe, il a toujours suivi la pureté ou la corruption de chaque âge, et son influence a été grande dans les siècles derniers. Le roman est généralement l'expression des mœurs, mais il ne faut pas croire que ceux-ci à leur tour ne subissent pas son influence. Obligé à sa naissance de se nourrir des idées reçues, des principes établis, il ne tarde pas à réagir sur eux.

On trouve les éléments de la réaction du roman moderne dans la littérature et la philosophie anglaise à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Ce fut le temps des philosophes, des grands poètes, des réformateurs, des pamphétaires religieux, des polémistes sociaux et des auteurs dramatiques de l'Angleterre : Bacon, Milton, Webster, Butler, Hobbes, Locke et Shakespeare dont la gloire les éclipsa tous. Le seul romancier de ce temps fut Daniel de Foe qui écrivit son fameux *Robinson Crusoe*.

Le dix-septième siècle vit la création des nouvelles *novels* anglaises par Richardson. On a de lui *Paméla* et *Clarisse*, deux romans immoraux, long et ennuyeux. Fielding écrivit *Tom Jones*, livre



le mieux fait de l'Angleterre, dit La Harpe ; malheureusement, la morale y a été mise de côté. Il fut l'ennemi de Richardson et fit paraître *Andrews* pour ridiculer *Paméla*. Après eux parurent Scott, Dickens et Thackeray qui continuèrent à produire des romans licentieux, la plupart remplis de haine contre le catholicisme. Walter Scott fit disparaître ces romanciers de ruines, de légendes, d'histoires merveilleuses, de salons et de bas étage qui l'avaient immédiatement précédé, et il fonda une nouvelle école que l'on peut appeler l'école romantique d'Angleterre. Il mit à la vogue les romans historiques qui s'est propagé jusqu'à nos jours.

Tous ces grands écrivains anglais eurent une influence funeste sur notre littérature moderne, spécialement sur nos romanciers. Leurs œuvres inspirés par le protestantisme sont imbus du plus profond matérialiste. Tous sont réalistes, ils décrivent l'homme et la femme comme ils la trouvent, et les font mouvoir sous l'empire de la fatalité, pour eux la Providence n'est plus : ce fut le temps du doute et de l'incrédulité. Ils furent aussi les premiers à proclamer la souveraineté absolue du peuple. Nos philosophes du dix-huitième siècle, nos encyclopédistes, burent à long trait à cette école envenimée de doctrines perverses. Jean Jacques Rousseau tira son contrat social de l'*Essai sur le gouvernement civil* de Locke ; il s'inspira de *Paméla* et de *Clarisse* de Richardson dans la *Nouvelle Héloïse* et *Emile*. Une ère tristement célèbre s'ouvrit avec ses deux livres. De cette date commença à paraître une longue série de livres dangereux qu'on appelle romans modernes, et qui furent les plus puissants auxiliaires de la philosophie anti-chrétienne. Ce furent les ennemis jurés de la religion, de la morale, de la société et de la famille. Basé sur les passions aveugles, sans autre guide que la raison obscurcie par la haine et l'ambition, le roman, forme plaisante des œuvres encyclopédistes, jeta le désordre dans l'esprit et dans le cœur des hommes et contribua fortement au triomphe de la révolution de 1789.

Jusqu'à-là le roman était resté dans son genre, il n'avait acquis au point de vue de l'intelligence d'autre valeur que celle de l'ornement. Il amusait, c'était son but. Personne ne cherchait en lui un dogme, une croyance. Il pouvait être dangereux pour les mœurs, mais il ne s'attaquait jamais de front à la foi. Rousseau en changea l'objet, il en fit une école, une œuvre dangereuse contre l'Eglise catholique et son enseignement. L'on trouve à cette école les Voltaires, les Sue, les Balzac, les Prévost, les Crébillon, les Diderot, les Souvestre, les George Sand, les Victor

Hugo, les Dumas et un grand nombre d'autres que l'on serait peut-être étonné de voir placés dans cette catégorie.

Poursuivant le même but, il a depuis et pendant ce siècle combattu tout ce qu'il a trouvé de plus saint et de plus sacré : le mariage, en justifiant l'adultère ; la famille, en remplaçant le mariage par le concubinage ; l'état en exaltant le communisme ; la Providence même, en divisant la fatalité.

Et que n'a-t-il pas fait pour arriver à son but : il est descendu de nos jours jusqu'au plus bas étage de la société ; il a emprunté le langage des halles et des bouges ; il a peint les tableaux les plus dégoûtants pour mieux arriver à corrompre ceux qui déjà formait la lie du peuple.

Heureusement, à côté de ces ombres peu réjouissantes, il s'est trouvé de bons auteurs qui ont vaillamment combattu avec les mêmes armes pour le triomphe de la vérité religieuse, morale et littéraire. De bons romanciers, et le nombre augmente chaque jour, s'efforcent à ramener le roman sur son véritable terrain, et à en faire ce qu'il doit être : l'auxiliaire de la sensibilité, de la vertu et de la religion dans toutes les classes de la société.

J. J. BEAUCHAMP.

# MONSIEUR MOI <sup>(1)</sup>

Par SALVATORE FARINA

---

IX

DEUS EX MACHINA

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(Suite)

Tout en réfléchissant ainsi, Marcantonio est arrivé au No 60 de la rue Torino. Il passe droit devant la portière, qui le suit en s'informant de la personne qu'il demande. Marcantonio ne sait s'il doit prononcer le nom de Mme Camilla ou de Mme Curti ; mais il préfère articuler ce dernier.

— Au second étage la porte en face.

Marcantonio monte et voit sur la porte indiquée une plaque de cuivre portant simplement le nom de Curti. Il sonne, mais il lui semble entendre un léger bruit, il se tourne et aperçoit une petite fenêtre dont le rideau blanc est soulevé par une grosse main qui disparaît aussitôt en laissant retomber le pan de mouseline. Des pas se font entendre derrière la porte. Quelle étrange chose ! le cœur de Marcantonio est ouvert et pourtant quelqu'un y frappe très fort en criant : Ouvre-moi.

---

(1) Du *Correspondant*.

Un laquais minuscule, vêtu d'une livrée noire juste assez grande pour habiller un pantin, introduit Marcantonio dans une salle spacieuse à peine éclairée et l'abandonne là. Il ne lui a pas demandé son nom, ne lui a pas laissé le temps de dire qui il vient voir. Il a disparu. Si le professeur n'était pas si oppressé, il appellerait ce bambin pour lui annoncer... quoi ?

Marcantonio regarde la pièce où on l'a laissé. En s'habituant à l'obscurité, ses yeux distinguent des meubles de forme exotique, puis un piano à queue, des tableaux richement encadrés ; en faisant un pas, il choppe dans un escabeau turc et s'aperçoit qu'il a sous les pieds une peau de tigre. Du plafond descend une lampe, une magnifique lampe de bronze antique ; au fond, sur une colonne, un buste de marbre.

Personne ne vient. Marcantonio songe au bambin qui l'a introduit, à la petite fille qu'il vient visiter et qui lui fait battre le cœur. Tout à l'heure quelque autre porte s'ouvrira pour livrer passage à un autre enfant qui viendra dire que mademoiselle s'habille et prie son visiteur de l'attendre. On joue là un jeu enfantin très connu : Au monsieur et à la dame.

Les yeux de Marcantonio sont acclimatés et distinguent tout maintenant. Il est dans un beau salon, meublé avec un certain désordre artistique. Les objets les plus lointains se rapprochent pour se faire admirer. Les tableaux sont des portraits anciens ; le buste de marbre se modèle sous un regard plus attentif : voici la figure ronde, le nez, les moustaches, les yeux du bouffe Curti. Et voici d'autres jolies babioles qui consentent à se faire voir peu à peu, une coupe d'argent sur la cheminée, une statuette de bronze sur la console entre les deux fenêtres, un gros album de photographies sur un guéridon ; là-bas un vieux cartel d'écaille... quoi donc encore ?

Une porte s'ouvre, et Marcantonio se tourne de ce côté. Ce n'est pas une petite fille qui entre.

— On n'y voit rien ici, dit une voix fêlée ; on vous a laissé dans l'obscurité, monsieur.

La dame qui a parlé ainsi s'approche d'une fenêtre qu'elle ouvre. Le soleil, en entrant, montre tout à la fois le salon et la dame. Le salon est décidément très beau, mais la dame, hélas !...

— J'aime la lumière, dit-elle.

Et Marcantonio ne peut s'empêcher de songer qu'elle a mal placé ses affections. Il n'est pas difficile, même à un spectateur distrait, de s'apercevoir que, malgré la sincère laideur de son visage, la pauvre dame a conservé des illusions sur ses attraits,

car son sourire indiscret ouvre souvent sa bouche démesurée, laissant apercevoir une canine jaune à côté d'une brèche à la gencive supérieure. Elle a les yeux ronds et les tourne languissamment, mais aussi vite que des billes, le nez long, planté au milieu du visage comme un manche tordu, détérioré par l'usage. Contemplant tous ces agréments comme en rêve, Marcantonio découvre deux gentilleses qui l'affligent plus que toutes ces laideurs. La dame a une carnation blanche et rose, et deux sourcils tracés, peints, de main de maître. Pour ne pas murmurer contre l'Être, pour ne pas dire que Dieu, en faisant les créatures féminines à sa ressemblance, manque aux principes élémentaires du dessin, et se livre à un luxe inopportun de couleurs, Marcantonio voudrait s'assurer que ces sourcils ne sont pas dus à l'estompe, et ce teint de roses et de lis à l'art du parfumeur.

— Que désirez-vous, monsieur ? demande la dame, qui montre un fauteuil au visiteur, tout en lui décochant une œillade assassine.

Monsieur désirerait mouiller le bout de ses doigts de sa salive ou de quelque autre liquide incolore et inodore, puis en frotter tout doucement la joue et un des sourcils de la dame. L'opération ne serait pas douloureuse. Mais, ne pouvant exprimer ce désir, il répond :

— Je voudrais voir Faustina.

Le sourire s'éteint sur ce visage fardé, et la bouche de la dame se referme autant qu'il lui est possible pour demander :

— Qu'a donc à faire Faustina ici ? Monsieur, ce n'est donc pas...

— Marcantonio comprend qu'il a été pris pour un autre, et il se hâte de répondre :

— Je suis Marcantonio Abate, professeur de philosophie, père de Mme Serafina, et je voudrais voir ma petite-fille.

Il a mis toute la douceur possible à prononcer ces innocentes paroles ; elles semblent pourtant troubler la dame qui, après avoir étouffé un soupir mystérieux, se décide à sourire de nouveau.

— Je vais voir, dit-elle.

Elle s'éloigne avec une allure déhanchée pendant que Marcantonio, dont le cerveau est en désarroi, tient ses yeux fixés sur la porte par laquelle il s'imagine que sa petite fille va venir. Mais une autre porte s'ouvre derrière lui sans qu'il s'en aperçoive.

— Ce monsieur ? dit une voix d'enfant.

— Oui, celui-là ; cours l'embrasser.

Marcantonio se tourne ; deux petites mains étreignent ses jam-

bes ; mais il ne fait pas même attention à Faustina... Le dos au mur, les bras pendants, un homme est là qui le regarde. Il a la figure ronde, les moustaches, le nez, les yeux du bouffe Curti... Ce n'est pas un spectre, mais Iginio Curti bien vivant.

— Grand-père ! dit une petite voix.

Marcantonio ne répond pas ; il n'abaisse même pas ses regards vers la jolie créature qui l'appelle pour la première fois de ce nom si doux. Une autre voix courroucée lui crie : « Tu es joué, et ton mystificateur rit du succès de son œuvre. » Comment et pourquoi : voilà ce qu'il ne s'explique pas encore.

— Grand-père ! répète l'enfant, ne le regarde pas *lui*, regarde-moi.

Mais il n'écoute que la voix qui le raille. Comment et pourquoi il a été mystifié : il le comprend maintenant. Anna Maria a trahi le secret de *M. Moi*, le bouffe Curti a inventé ce bon tour, et la main de Serafina ne s'est pas desséchée quand elle a pris la plume pour se moquer de son père ! L'abîme qui s'ouvre sous les pieds de Marcantonio, au moment où il croyait retrouver une autre fille et un renouveau du cœur, est si grand que le pauvre homme balbutie :

— C'est une trahison !

— Grand-père, dit la petite Faustina, prends-moi dans tes bras.

— Mais prends-là donc dans tes bras, dit le bouffe avec un laisser-aller monstrueux. C'est notre Faustina, c'est ta petite-fille.

— C'est une fourberie, une odieuse fourberie ! murmura Marcantonio, qui pénètre à fond dans le noir complot et se sent mourir de honte à l'idée que sa fille a connu ses projets matrimoniaux et s'en est moquée.

— Mais prends-là donc ! répète le bouffon en faisant un pas vers son beau-père.

— Ne m'approchez pas, répond Marcantonio d'une voix sourde votre conduite est odieuse et je.....

Il ne peut terminer cette protestation, car la figure fardée reparait, et il faut éviter le scandale. Ellé dit :

— J'ai cherché l'enfant partout. Ou peut-elle être?... Ah ! te voici, mignonne ?

Le bouffe Curti, qui n'est nullement démonté par le méchant accueil qu'on lui fait dans sa propre maison, s'avance avec désinvolture et montrant au professeur la dame à la dent jaune et au teint de lait, la présente en ces termes :

Mme Camilla, artiste lyrique, notre excellente amie, qui a la

bonté de s'occuper de l'éducation de ma fille, au lieu d'accepter les engagements qui ne lui manqueraient pas.

Mme Camilla s'incline et, sans intention maligne, elle sourit et honore d'un regard prétentieux le professeur qui s'incline à son tour et ne relève plus la tête, pour avoir retrouvé à la hauteur de son genou une petite figure pétulante. Oh ! qu'il est beau, ce visage spirituel, semillant de Faustina ! Et cependant la première caresse qu'il reçoit de la main tremblante de son grand-père est une caresse distraite. Marcantonio se demande si l'existence d'une dame Camilla, cantatrice, demeurant 60, rue Torino, aboutit ou son gendre, ou sa fille, ou tous les deux.

— Madame Camilla, dit pendant ce temps le maître de la maison, je vous remercie.

Ces mots signifient que Mme Camilla peut s'en aller ; en effet elle recommence sa révérence et son œillade assassine, et faisant une tentative inutile pour cacher sa dent indiscreète, elle s'en va en se déhanchant plus que jamais.

Quand elle est sortie, le bouffe Curti avance un fauteuil pour le professeur, et lui dit avec son éternel sourire :

— Assieds-toi. Tu as beaucoup de questions à m'adresser, et je m'empresserai d'y répondre. La petite ne nous gênera pas.

— Monsieur Curti, réplique Marcantonio avec une sévérité inutile, je vous prie de ne pas me tutoyer que je ne vous l'aie permis.

— C'est très juste, répond le bouffe sans apparence de raillerie. Monsieur le professeur, veuillez vous asseoir. Si l'enfant vous fatigue, posez-la à terre, si vous ne préférez que nous la renvoyions.

— Je veux rester avec grand-père, déclare Faustina, qui se met entre les genoux de Marcantonio.

Le professeur réfléchit un moment à sa position singulière, et hésite à s'asseoir ; mais une idée hardie, non exempte de générosité, lui vient à l'esprit, devinée au passage par le bouffe Curti. Le grand-père s'assied avec un maintien grave ; puis prend l'enfant sur ses genoux, l'embrasse, la caresse, lui sourit ; et il tourne ensuite vers son gendre pervers sa figure redevenue sévère. Iginio Curti s'assied, lui aussi, se frotte les mains et commence ainsi :

— Je pourrais épargner à ma famille et à moi-même cette juste colère en laissant durer le plus longtemps possible l'équivoque et en faisant entendre plus tard que le hasard a été le seul coupable, j'aime mieux vous avouer que si votre fille ne sait rien de rien, il y a un coupable, et ce n'est pas le sort.

— Ce coupable, c'est vous ? demande Marcantonio, qui cherche en vain à garder son sérieux pendant que la petite Faustina lui dit :

— Grand-père, fais donc attention à moi. Pourquoi ne t'es-tu pas arrêté l'autre jour quand je t'ai appelé de la fenêtre ?

— C'est moi ! dit le bouffe Curti pendant que le grand-père fait taire la bambine par un baiser, moi seul. Hier Serafina ne comprenait pas grand'chose à votre lettre ; moi-même j'ai eu besoin de méditer toute la nuit pour finir par comprendre que mon beau-père me faisait l'honneur de me croire mort et enterré. Cette idée, par exemple, ne m'était pas venue, je le déclare.

— Grand-père, dit la petite babillarde, on m'a dit que tu es le père de maman. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répond Marcantonio, tout en regardant son gendre d'un air de reproche qui signifie : C'est ta faute, scélérat, si je ne couvre pas de baisers cette bouche qui ressemble à un bouton de rose ; c'est ta faute si je n'ose me livrer à ma tendresse pour elle. »

Mais le bouffe Curti interprète mal ce coup d'œil et il y répond par un tout petit geste qui veut dire : « On a fait tout ce qu'on pouvait, et cela a réussi assez bien, je ne puis le nier. »

— Mon père m'aime tant, continue la petite fille, et toi, est-ce que tu n'aimes pas maman ? Pourquoi n'es-tu jamais venu ? Il y a si longtemps que je t'attends ?

Un silence douloureux suit ces paroles cruelles ; mais la mi-gnonne est fine, elle craint d'avoir mal parlé et s'ingénie à réparer sa faute.

— Je sais pourquoi tu n'es pas venu, et je sais aussi que tu aimes maman ; tu lui as envoyé les bonbons, la poupée, puis encore...

Iginio Curti se hâte de l'interrompre.

— J'avais juré à moi-même, dit-il, de rendre votre fille heureuse et j'ai cru souvent y avoir réussi ; mais quelque chose lui manquait toujours, l'amour de son père. Cette bonne créature, vous le savez, vous a toujours aimé si tendrement ! J'ai dû mentir plus d'une fois pour la consoler.

— Je sais tout...

— Serafina vous a dit ?... J'espère que vous ne l'avez pas désabusée. Ce que j'ai fait jusqu'à présent, je puis le continuer à l'avenir. N'est-ce pas votre opinion ?

Marcantonio fait signe que oui, mais il ne répond rien, prenant prétexte du jeu auquel se livre sa petite-fille qui lui a posé les deux mains sur le visage et veut qu'il feigne de les mordre.



— Oui, j'ai dû mentir bien des fois. Les premières lettres que vous avez renvoyées ont été remises à moi-même, par bonheur. Je les ai conservées; les voici.

Iginio Curti retire de son portefeuille les trois lettres et les présente sans effectation à son beau-père qui, cette fois, ne les refuse pas.

— Par la suite, continue le bouffe en se frottant les mains, j'interceptai toutes les lettres que Serafina vous écrivait. Voici pourquoi : je ne voulais pas m'exposer à les voir tomber dans les mains de ma femme après un voyage inutile ; j'ai conservé aussi celles-là, mais je ne les ai pas sur moi ; elles sont trop nombreuses..... Faustina, tu as ton grand-père maintenant. Dis-lui de ne plus s'en aller, de rester avec nous, afin que tu aies tout le temps de jouer avec lui. Mais il ne faut pas mettre tes poings dans sa bouche ; les petites filles bien élevées ne font pas ainsi.

Faustina s'était tournée, stupéfaite d'entendre son père lui défendre un jeu si drôle ; mais elle comprend qu'il faut obéir.

S. BLANDY.

(A continuer.)

# LES FAUX BRILLANTS.

(Comédie en cinq Actes et en Vers)

PAR F. G. MARCHAND.

---

## PERSONNAGES.

FAQUINO.....faux baron.  
DUMONT.....bourgeois.  
OCTAVE.....frère de Dumont.  
OSCAR DANGE....avocat, amant de Cécile.  
JEAN BRUNELLE..voyageur, neveu de Dumont.  
TRÉMOUSSET.....faux comte, compère de Faquino.  
NICOLAS.....serviteur chez Dumont.  
UN NOTAIRE.....  
ELISE.....fille aînée de Dumont.  
CECILE.....fille cadette de Dumont.  
MARIANE.....fille de chambre.  
Sergents de ville.

---

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de travail de Dumont.

### SCENE PREMIERE.

DUMONT, OCTAVE

DUMONT

En vérité, ceci tourne à l'impertinence !

OCTAVE

Mon cher frère.....

DUMONT

Oh, je suis à bout de patience !

OCTAVE

Mais.....

DUMONT

Brisons-là !

OCTAVE

De grâce !

DUMONT

Ah ! quel martyr !

OCTAVE

Un mot !.....

DUMONT

Non.

OCTAVE

Déjà le public.....

DUMONT

Le public est un sot !.....

OCTAVE

Mais as-tu bien songé ?

DUMONT

Je ne crois pas aux songes.

OCTAVE

On répète partout que.....

DUMONT

Ce sont des mensonges !

OCTAVE

Sais-tu ?.....

DUMONT

Je ne sais rien et ne veux rien savoir.

OCTAVE

As-tu vu ?.....

DUMONT

J'ai vu tout ce qu'il me fallait voir.

OCTAVE

Souffre, avant de répondre, au moins, que je m'explique !

DUMONT

Pour qu'à m'exaspérer, ta malice s'applique ?

OCTAVE

Enfin.....

DUMONT

Non, je suis sourd !.....

OCTAVE

Oui, sourd aux bons conseils ;.....

DUMONT

Vos avis, gardez-les, monsieur, pour vos pareils.

OCTAVE

Ah, quel entêtement !

DUMONT

Quel infernal supplice !.....

Décidément, il faut que tout ceci finisse !

OCTAVE

Mon Dieu ! pour en finir, laisse moi commencer !

DUMONT

Oh ! ne cesseras-tu jamais de m'agacer !

OCTAVE

Je n'ai qu'un mot à dire.....

DUMONT

Oui, suivi d'une escorte !

OCTAVE

Connais-tu ce qu'en ville, on prétend ?.....

DUMONT

Que m'importe !

 Les cancans, Dieu merci, ne m'ont jamais ému.

OCTAVE

On se dit hautement.....

DUMONT

Bah !

OCTAVE

Que cet inconnu,

 Dont tu fais un éclat voisin de la folie,  
 N'est qu'un..... frippon sorti des bagnes d'Italie.....
DUMONT (*bondissant*)

Ah, par exemple !.....

OCTAVE

Et qu'en le suivant pas à pas,

 Tu compromets.....
DUMONT (*furieux*)

Cela ne te regarde pas !.....

 Le choix de mes amis, mon cher, ne t'en déplaît,  
 M'appartient et j'entends l'exercer.....

OCTAVE

A ton aise !

 Je suis loin de vouloir te contester ce droit.....
DUMONT (*sans l'entendre*)

Et si mon cercle, enfin, te déplaît... Eh bien, soit !  
 Tu n'as qu'à... t'absenter—En un mot, pour tout dire,  
 Sache que ce *frippon*, cause de ton délire,  
 Paraît de mon Elise éperdûment épris.....

OCTAVE

Quoi ! Tu consentirais !.....

DOMONT

Oui, c'est un parti pris,  
Et tous tes beaux conseils,... et tes propos maussades,  
Et tes airs protecteurs,... et tes jérémiades  
Ne changeront en rien mes projets.

OCTAVE

Ainsi donc,  
Sans honte et sans remords, tu ferais abandon  
Du gage le plus saint dont un père ait la charge ?

DUMONT

Oui, mon cher, sans remords.

OCTAVE

Ta conscience est large  
Si, d'un pareil forfait, elle souffre le poids !.....

DUMONT (*indigné*)

Un forfait !... Un crime !...

OCTAVE

Oui, la nature a des lois  
Que nul cœur paternel ne méprise sans crime,  
Car Dieu même en dicta la formule sublime.

DUMONT (*éclatant*)

Tu veux donc éprouver jusqu'au bout,... sans merci,  
Ma patience !.....

OCTAVE

Non, non. Puisqu'il en est ainsi,  
Je te laisse.....

DUMONT

Tant mieux !

OCTAVE

Quand un homme s'emporte  
Jusqu'à répudier l'intérêt qu'on lui porte,  
Il n'est plus de remède à ses tristes écarts ;  
On l'abandonne... Adieu !...

DUMONT

Bonjour.

OCTAVE (*s'en allant*)

Adieu, je pars.

DUMONT

Ah, merci ! Tu me rends le plus grand des services !

OCTAVE

Je reviendrai pourtant.

DUMONT

Le plus tard que tu puisses.

OCTAVE (*sortant*)

Pas plus tard que ce soir ; réfléchis d'ici là,  
Et le bon sens, j'espère.....

DUMONT (*poussant violemment la porte*)

Oui, sans doute.....

#### SCENE II

DUMONT (*très-agité*)

Oh, la ! la !.....

Ouf ! Je suis hors de moi !... Ces débats me surmontent.  
S'il fallait s'arrêter aux histoires qu'ils content,  
Nul étranger n'aurait accès à nos salons.  
Non, positivement.....

#### SCENE III

DUMONT, NICOLAS (*le chapeau sur la tête*)

NICOLAS

Monsieur Dumont !.....

DUMONT

Allons !.....

Est-ce ainsi qu'un valet se présente à son maître ?

NICOLAS

Bon ! je me trompe encor ?.....

DUMONT

Mais, es-tu sans connaître  
Ce que la bienséance ordonne à cet égard ?.....  
Décoiffe-toi, vilain !

NICOLAS (*se découvrant*)

Vous vous y prenez tard  
 Pour nous mettre au courant de vos façons nouvelles !.....  
 S'il faut que cela dure, on en fera de belles,  
 Franchement.....

DUMONT

Plus un mot !.....

NICOLAS (*à part*)

Ah ! quel métier de chien !.....

DUMONT

Que murmures-tu là, dans ta barbe ?.....

NICOLAS

Moi ? Rien.....

DUMONT

Mais, si, tu parles bas.....

NICOLAS

J'étudiais mon rôle.

DUMONT

Ton rôle ?

NICOLAS

Oui, je cherchais quelque belle parole,  
 Quelque mot bien poli, pour vous faire savoir,.....  
 Sans trop vous offusquer,..... qu'on demande à vous voir.

DUMONT (*vivement*)

Hein ! Une visite ?.....

NICOLAS (*négligemment*)

Oui. Voici sa carte.

DUMONT (*lui arrachant la carte des mains*)

Donne.

C'est lui !.....

NICOLAS

Ma foi, tant mieux !



DUMONT (*désespéré*)

Ah ! l'aventure est bonne !

Et tu le laissais là, tout seul ?..... Quel embarras !.....  
Fallait l'introduire.

NICOLAS

Eh, je ne le savais pas.

DUMONT

Parbleu, tu ne sais rien ! Cours, vite, avant qu'il parte !

NICOLAS (*à part, sortant*)

Le pauvre homme ! Je crains qu'il n'ait perdu la carte !

SCENE IV

DUMONT (*seul*)

Cet impudent bavard n'apprend qu'à jacasser !  
Il me faudra, bientôt, voir à le remplacer.....

F. G. MARCHAND.

(*A continuer.*)

# LA DAME D'ELLERMORE <sup>(1)</sup>

---

(Suite)

## IV

Ces quelques paroles m'indemnisèrent de tout ce que je faisais ou plutôt de tout ce que j'aurais voulu faire pour miss Campbell ; j'errais comme une âme en peine dans la maison déserte, où j'avais souvenance d'avoir passé tant de moments agréables. Si, moi, qui n'étais, en réalité, qu'un étranger à Ellermore, je me sentais si ému à la pensée d'abandonner pour toujours cette résidence, que devaient donc en éprouver ceux dont c'était l'antique berceau ? La nature, dans l'infini de son interminable histoire, n'a cure de la disparition des générations qui passent ! elle y reste aussi indifférente qu'à la chute d'un roc ou au déracinement d'un arbre, et, à vrai dire, les arbres et les rochers avaient encore l'avantage, en tant qu'ancienneté, sur les propriétaires d'Ellermore. Pourquoi, en résumé, le soleil se voilerait-il la face pour un événement de si peu d'importance ? J'étais tellement absorbé par mes réflexions que j'arrivai presque-à mon insu sous les hêtres de l'allée de la Dame. Les circonstances qui m'avaient amené à faire la connaissance des Campbell me revinrent à l'esprit. Tout à coup j'entendis le bruit à moi si connu des pas de la Dame d'Ellermore ! A ma première impression de saisissement succéda une douce émotion... Elle était revenue ! Elle était là ! La famille Campbell n'était donc pas abandonnée ; mon cœur

---

(1) De la *Revue Britannique*.

battait vivement, j'entrevois la possibilité de sauver la vieille maison ! Je me demandais comment on pouvait la vendre sans le consentement et la signature de M. Campbell ; j'arrivai finalement à cette conclusion qu'il se présente par moments dans la vie des chances tellement invraisemblables que tout est possible même l'impossible. Mais je n'étais pas encore de retour à la maison que cette confiance illusoire m'avait abandonné. J'examinai un autre côté de la question : celui des nouveaux propriétaires entre les mains desquels Ellermore allait tomber. Je me rappelai qu'un jour Charles, causant avec moi de cette éventualité, et prétendant tirer l'horoscope d'Ellermore, dit que quelque richard, après avoir payé trois fois plus cher qu'il ne valait, ne songerait qu'à organiser de grandes chasses sur la propriété, laquelle, une fois livrée à ces Nemrods, perdrait toute poésie. Dans de semblables conjonctures qu'advierait-il donc de la Dame d'Ellermore ? Continuerait-elle à hanter, comme par le passé sa promenade favorite ? Resterait-elle tristement, mais fidèlement attachée au sol ? se déciderait-elle à suivre les Campbell ? Disparaîtrait-elle pour toujours ? Romprait-elle à jamais tout lien avec Ellermore ? Je ne pouvais me la représenter montant sa garde solitaire, ou prenant sous sa protection les nouveaux occupants du vieux manoir, et je m'envolais si loin dans les régions fantastiques des hypothèses que, à force d'associer dans mon esprit Charlotte Campbell avec son invisible amie, je finis presque par les confondre et les croire toutes deux adeptes de la science occulte ! J'en rougis encore quand j'y pense !

Le lendemain, il ne se passa rien de notable, bien que le départ eût été irrévocablement fixé à la soirée de ce même jour ; mais, une fois le moment arrivé, miss Campbell recula de vingt quatre heures l'exécution du plan de campagne depuis si longtemps combiné ; elle se borna à dire, en cherchant à dissimuler un léger frisson :

« J'espère que je serai plus forte demain, mais, en vérité, plus j'approche du dénouement, moins je me sens en état de l'affronter. A vrai dire, répétait-elle, sur un ton d'une tristesse navrante, le courage me manque ! »

Elle me pria de télégraphier à Charles. Le lendemain, il pleuvait. Ce fut encore un nouvel obstacle :

« Je ne puis me décider à emmener mon père par le mauvais temps, » disait-elle.

Elle descendait sans cesse l'escalier pour venir me parler. Il me semble encore la voir joindre les mains en s'écriant :

« Je n'ai pas le courage ! Je n'ai pas le courage ! J'ai comme le pressentiment qu'un nouveau coup nous menace. »

Prenant sa main tremblante dans la mienne, je la priai de venir faire un tour avec moi dans l'après-midi. Je lui fis observer que le degré de fatigue auquel elle était arrivée avait fini par surexciter son cerveau et tendre ses nerfs à l'excès. Ceci dit, elle consentit à confier un moment la surveillance de M. Campbell à une femme de confiance qui devait être du voyage, et qu'on traitait, pour me servir de l'expression consacrée, comme quelqu'un de la famille. Cédant à mes instances, Charlotte se décida à sortir avec moi ; elle paraissait heureuse d'avoir secoué les chaînes de la captivité ; mais elle était si peu vaillante ! Elle tremblait comme un enfant qui s'exerce à marcher, s'appuyait sur mon bras avec une confiance dont j'étais aussi heureux que fier. Nous n'échangeâmes pas une seule parole, un seul regard d'amour ; miss Campbell ne m'aimait pas autrement qu'elle aimait ses frères ; mais elle avait su lire dans mon cœur et sentait combien je lui étais reconnaissant de m'accorder l'honneur et le bonheur de la protéger. Malgré les pénibles préoccupations de l'heure présente, il y avait en nous un sentiment d'une indéfinissable douceur. De notre plein gré ou non, nous prîmes la direction de l'allée de la Dame ; arrivés là, nous nous arrêtâmes tous deux... prêtant l'oreille. Tout à coup Charlotte, fixant sur moi ses yeux limpides, me dit :

« Entendez-vous ? Chère Dame d'Ellermore ! C'est toujours bien elle ! Croyez-vous qu'elle restera ici ? »

Puis serrant légèrement mon bras, elle ajouta d'un air hagar :

« Ciel ! de grâce, que vous en semble, est-ce un son, un cri ? »

Un cri ? Non, mais un long, long soupir. Il semblait s'élever sur les bois, pénétrer sous les arbres ; c'était le vent, direz-vous. Pour moi, c'était un soupir personnel, déchirant. Pour elle, que ce devait-il donc être ? De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

« Dame d'Ellermore, s'écria-t-elle les yeux perdus dans le vague, chère et bien-aimée dame, quittons ensemble, croyez-m'en ces lieux chéris. Retournez au ciel, votre patrie, et dorénavant ne veillez plus sur nous.

— Charlotte ! » dis-je, en pressant légèrement son bras contre le mien.

Elle me regarda avec un doux sourire, conservant, même au milieu des préoccupations les plus poignantes, les sentiments de

l'indulgence et de la bonté. Retirant son bras, elle joignit les mains et continua :

« Nous avons toutes deux de grandes affinités de cœur et d'esprit ; notre sollicitude pour ceux que nous aimons est extrême ; mais Dieu seul est le maître. Retournez au ciel et dites à ma mère que je ne quitterai jamais les miens. »

Charlotte, après avoir attendu en vain une réponse, reprit mon bras et nous continuâmes à marcher.

D'une voix émue, je repris :

« Vous lui recommandez de partir ; vous lui dites que son influence est désormais inutile. Pourquoi donc jugez-vous la vôtre si nécessaire ? »

Elle me regarda d'un air surpris ; puis, après avoir essuyé ses joues du revers de sa main, elle me dit :

« C'est tout différent ; moi, je vis et je puis m'employer pour eux. Il m'a suffi d'un moment pour me convaincre que nous nous ressemblions en tout point. Pourquoi la mort rendrait-elle les gens différents de ce qu'ils étaient pendant leur vie ? »

A ce moment notre dialogue fut interrompu. Une femme courait vers nous en grande hâte en s'écriant :

« Mademoiselle, malgré tous mes efforts, monsieur a voulu descendre dans la bibliothèque ; il m'a été impossible de l'en empêcher. Il n'y a pas, après tout, de quoi tant s'effrayer. Il est redevenu tel qu'il était autrefois. »

Arrivée à la porte de la maison, Charlotte Campbell me fit signe de la suivre. La bibliothèque était déjà déménagée en partie ; les tableaux avaient été dépendus ; un certain nombre de volumes destinés à être emportés étaient empilés sur la table et autres meubles. M. Campbell avait dû, pour s'asseoir, enlever de son siège préféré des livres qui l'encombraient. Il attachait sur sa fille un regard scrutateur et sévère pendant que, toute haletante, elle se précipitait vers lui. Il était métamorphosé depuis la dernière fois que je l'avais vu à Londres, peu de temps après la terrible catastrophe. L'homme a parfois des émotions rétroactives pendant lesquelles il recouvre sa lucidité ; tel était le cas de M. Campbell. Lui, qui semblait bâti à chaux et à sable, n'était plus que l'ombre de lui-même ; sa redingote était devenue deux fois trop large ; ses plantureux cheveux blancs tombaient sur son cou. Au lieu d'être rasé comme autrefois, il avait laissé pousser sa barbe. Son cerveau s'était tout à coup dégourdi. Il regardait sa fille en face, d'un œil dur et inquiet.

« Vous avez eu besoin de moi, père, et je n'étais pas là ! Je suis sortie pour respirer quelques minutes... »

« Et pourquoi ne seriez-vous pas restée plus longtemps ? Pourquoi Marguerite a-t-elle été mise en votre lieu et place ? Pourquoi me garde-t-on à vue dans ma propre maison ? »

— Il ne s'agit pas de cela, cher père ; non ! certes non ! s'écria Charlotte, en me jetant un regard désespéré.

— Si fait, si fait, reprit-il ; cette femme voulait bel et bien m'empêcher de descendre. »

Le rire ironique et amer de M. Campbell en prononçant ces mots faisait mal à entendre.

« Pourquoi donc êtes-vous si haletante, si émue ? continua-t-il. Vous craigniez évidemment quelque événement inattendu, insolite ? Que sais-je ? Qui donc, s'il vous plaît, est derrière vous ? Serait-ce un de vos frères ? »

— C'est M. Temple, répondit Charlotte, plus troublée que jamais.

— M. Temple ! » répéta-t-il d'un air de mauvaise humeur.

Au bout de quelques instants il revint à lui et me dit, me saluant avec la politesse cérémonieuse de l'ancien temps :

« Charmé de vous voir, monsieur Temple. Autant qu'il m'en souvient, la maison était toute désorganisée la dernière fois que nous vous vîmes ici ; vous allez à bon droit vous imaginer que nous sommes des gens bien désordonnés ; mais, j'ai été malade, tout a été à vau-l'eau pendant ce temps-là. Je ne vous comprends pas, Charlotte, d'oser recevoir dans une pièce aussi en désordre qu'est celle-ci. Que signifient tous ces livres empilés sur le sol, je vous prie ? »

— Ce sont des ouvrages que j'ai l'intention d'emporter avec moi. Vous savez, mon père, que nous sommes sur le point de partir ?

— De partir ? s'écria-t-il d'une voix irritée. Où sont mes lettres ? Où sont vos frères ? Je suis étonné, je le répète, de voir ici un étranger en ce moment. Encore un coup, où sont mes lettres ? Avouez, monsieur Temple, que c'est plus qu'il n'en faut pour mettre un homme hors des gonds. Mes lettres ? vous dis-je. On ne me croit sans doute plus en état d'ouvrir mon courrier ! Qu'on me le dise alors carrément, et je me résignerai à être traité comme un enfant. »

Il remua quelques instants les lèvres en prononçant des mots inintelligibles. Il semblait partagé entre la colère et le besoin d'éclaircir quelque chose dans les ténèbres du passé. Tout à coup lançant sur nous un regard inquisiteur, il s'écria :

« Où est Colin ? »

Charlotte, qui s'était reproché d'assurer le repos de son père

même au prix d'un mensonge, prétendant qu'un mensonge a toujours pour résultat, quoi qu'on fasse, sa propre punition, baissait la tête, se tordait les mains pendant que son père la dévisageait d'un regard autoritaire et menaçant. Durant cette scène, Marguerite, qui nous avait rejoints, était aux écoutes près de la porte restée ouverte ; elle en franchit le seuil en s'écriant d'une voix altérée :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! où est Colin ? Hélas ! il y a quatre mois qu'il repose dans la tombe ! »

Puis elle jeta son tablier sur sa tête en laissant libre cours à ses sanglots déchirants. Charlotte avait en vain cherché à parer le coup en lui faisant le geste du silence ; mais le sort implacable en avait décidé autrement. Les mains jointes, la tête courbée, elle ressemblait à une statue de la Douleur. M. Campbell était dans un état effrayant ; ses yeux paraissaient s'agrandir, ses pupilles se dilater, en même temps que ses paupières battaient malgré lui d'une façon extraordinaire ; ses lèvres tremblaient sans qu'il prononçât un mot. On eût dit un homme pris de vertige qui chancelle au bord d'un précipice. Cependant, faisant un effort désespéré, en articulant lentement chaque syllabe et en faisant une pause entre chaque mot, il dit :

« Mon fils mort... sans que... je... le sache ! »

Au bout de quelques instants, le malheureux vieillard se retourna vers sa fille, lui demandant d'un air suppliant :

« Me l'a-t-on dit ? L'ai-je oublié ? »

Cette humiliante hypothèse paraissait faire dérober la coupe amère de ses douleurs !

Charlotte, s'approchant de lui, l'entoura de ses bras :

« Mon père chéri, dit-elle, vous étiez si malade qu'on s'est refusé à vous apprendre tout de suite l'horrible vérité ! Mais, moi je savais bien que tôt ou tard on aurait à se repentir de cette dissimulation fatale. »

M. Campbell repoussa Charlotte et retomba épuisé sur son siège. Dans cet horrible moment, il n'avait besoin de personne. Le sentiment de l'humiliation personnelle, l'idée qu'il pouvait avoir su et oublié était encore plus terrible pour lui que la révélation même de la vérité.

« Je comprends, je comprends, » murmura-t-il, les lèvres tombantes, le regard hébété.

Je cherchai à m'éloigner, sentant qu'il y aurait de ma part une sorte de profanation à rester spectateur du dernier mystère de la nature ; mais Charlotte me retint. Pour la première fois, elle avait peur ! le courage lui manquait. Pendant quelques instants,

son père resta inerte sur son fauteuil. Le soleil couché, avait complètement disparu. Le crépuscule étendait son voile gris et sombre sur cette scène lugubre. L'imprudente et malheureuse Marguerite, oppressée, suffoquant sous le tablier qui lui recouvrait la tête, avait fini par le rejeter en allant pleurer à l'autre extrémité de la bibliothèque. Un silence mortel suivit cette terrible explication. M. Campbell se tordait les mains ; il promenait autour de lui des regards effrayants ; ses lèvres tremblantes, ses traits agités exprimaient, soit le désir de parler, soit une émotion qui l'en empêchait. Tout à coup, d'une voix forte et pleine, il poussa un cri de détresse, qui a retenti dans le monde entier pour exprimer l'angoisse d'un père ;

« Oh ! Absalon, mon fils ! »

Charlotte et moi, nous nous précipitâmes vers lui ; il ne fit pas attention à moi heureusement, mais il repoussa de nouveau sa fille.

« Que craignez-vous ? demanda-t-il presque durement ; que je tombe dans l'état où j'ai déjà été ? Cela n'est pas possible ; vous pensez que le chagrin tue, vous vous trompez ; son dard nous galvanise, » dit-il en se levant.

Promenant ensuite ses regards autour de lui, il reprit :

« Marguerite, venez ici et donnez-moi la main ; nous avons traversé ensemble les jours d'épreuve, et jamais nous ne nous quitterons. Aussi longtemps que ma maison m'appartiendra, il y aura dedans place pour vous ; lorsqu'elle cessera de m'appartenir... », dit-il d'une voix étouffée par les sanglots.

Charlotte me regarda de nouveau ; son visage blême exprimait le désespoir. Qui donc avait pu lui faire cette dernière révélation ?

« Mon père, s'écria-t-elle, vous êtes brisé par l'émotion ; ne voulez-vous pas rentrer dans votre chambre pour prendre du repos ? Demain nous vous apprendrons tout ! nous vous dirons tout ce qui est arrivé ! »

Sa voix tremblait comme la feuille agitée par le vent, mais elle comprima tout autre signe de terreur ou de désespoir ; il y eut une longue pause ; nous attendions debout, ne sachant pas ce qui allait advenir. Un soupir profond, poussé par moi, hâta, j'imagine le dénouement.

« Je crois que vous avez raison, Charlotte, dit-il ; je crois que vous avez raison. Je suis incapable, dans l'état où je suis et avec ce qu'on vient de m'apprendre, de m'occuper de M. Temple comme je le devrais. »

Attachant sur moi un regard fixe, il continua :



« Hélas ! vous savez tout maintenant, ajouta-t-il ; vous excuserez une réception qui n'est pas celle que j'aurais voulu vous faire. Vous étiez l'ami de Colin ; vous nous pardonnerez... Oui, il faut que je remonte dans ma chambre. Tout ce que nous pouvons faire, nous autres vieillards, quand nous sommes frappés par la main de Dieu, dit-il, avec un sourire sinistre, c'est de nous mettre au lit et de nous retourner le visage contre le mur. »

Il se leva, prit le bras de sa fille et se dirigea du côté de la porte ; puis, se retournant, il regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un.

« Vous pouvez venir, Marguerite, dit-il ; j'aurai aussi besoin de vous ! »

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer*)

# LES CIEUX ET LEURS HABITANTS <sup>(1)</sup>

---

## I

### VOYAGES D'EXPLORATION, ANCIENS ET MODERNES, DANS LES MONDES CÉLESTES.

Par suite des progrès successifs de l'astronomie, on voit se produire, touchant les espaces de l'univers, ce qui a lieu d'habitude dans l'exploration des parties inconnues de notre planète. Les courageux explorateurs, qui les premiers tentent l'aventure, ont à supporter toutes les difficultés de la route. Mais, après eux, d'autres et d'autres encore se lancent sur leurs traces : les obstacles s'aplanissent, les accès se multiplient, les routes s'ouvrent et s'élargissent. Là où un Baker, un Livingstone et un Stanley pénétrèrent à pied, en s'ouvrant péniblement un sentier étroit au travers de forêts obscures et épaisses, on verra, en peu d'années, s'étendre d'immenses voies ferrées. Alors, portés dans des voitures commodes, des voyageurs nombreux et de toute condition, visiteront sans gloire, c'est vrai, mais avec un égal profit, les lieux, les peuples et les merveilles naturelles, échappés aux perquisitions laborieuses des premiers visiteurs du grand continent africain.

Eux aussi, les premiers explorateurs connus des mondes célestes et ceux qui leur succédèrent dans la Haute-Egypte, la Chaldée, l'Inde, la Chine, la Grèce, et ensuite dans l'Europe entière, après que l'esprit du Christianisme eût rallumé en elle le désir de savoir ; eux aussi, dis-je, ils eurent, pendant une trop

---

(1) Cet article et ceux qui suivront, traduits de la *Civiltà Cattolica*, furent publiés en partie dans l'*Opinion publique*. Le traducteur est heureux de compléter son travail pour l'agrément des lecteurs de la *Revue Canadienne*.

longue suite de siècles, à porter tout le poids d'un travail stérile et ingrat. Se fatiguaient-ils à l'étude de mondes inexplorés jusque-là, ou bien, retournaient-ils, sans le savoir, sur la route de régions connues autrefois, mais que des circonstances défavorables avaient ensuite fait perdre complètement de vue? En d'autres termes, l'astronomie naissait-elle alors comme une science nouvelle, ou le genre humain avait-il eu déjà, dans les âges primitifs, des connaissances plus étendues sur les astres?

Pour les avocats de la barbarie originelle de l'homme la question est absurde, rien de moins; pour nous au contraire, l'histoire du genre humain est basée sur des documents, et ces documents nous fournissent des indications suffisantes pour croire que l'homme possédait dans l'antiquité un système de connaissances astronomiques qu'il perdit ensuite, et que la science moderne n'a recouvré qu'après des milliers d'années d'un travail constant.

Sans doute, nous ignorons quelle fut l'étendue des connaissances scientifiques laissées à notre premier père, quand, chassé de l'Eden, il en sortit et s'en alla habiter et peupler la terre. Mais il est très vraisemblable que la perte des biens, entraînée par sa rébellion, ne s'étendit pas aux connaissances requises par son double titre de créature parfaite, sortie immédiatement des mains de Dieu, et de premier père et éducateur du genre humain. Tout au moins dût-il retenir les vérités fondamentales de toutes les branches des sciences naturelles, et les confier à ses descendants avec un soin jaloux, comme les faibles restes de bien d'autres trésors scientifiques. Que de fois, pendant les neuf siècles de sa vie agitée, le roi tombé du monde, dut, alors qu'il se reposait des fatigues du jour, pendant une belle nuit d'été lever les yeux vers le ciel étoilé, seule consolation de son exil, et se faire répéter par ses fils et petits-fils les leçons qu'il leur avait données sur la nature et les mouvements des astres! Alors, passant la main sur son front pensif, il devait chercher à recueillir au fond de sa mémoire quelque connaissance oubliée et la confier à ses chers héritiers comme un dernier et précieux souvenir.

Et il n'est point à croire qu'avant le déluge, ceux des hommes qui étaient mieux doués laissèrent inculte le champ paternel; favorisés d'une longévité de plusieurs siècles, ils pouvaient se livrer à des observations et des confrontations devenues impossibles aux générations suivantes. Les études de Piazzi Smith sur la Grande Pyramide ont révélé dans ce monument, antérieur à la civilisation païenne de l'Egypte, des traces évidentes de connaissances astronomiques d'une étendue et d'une exactitude re-

marquables. La distance de la terre au soleil, la mesure du rayon terrestre, le volume, le poids spécifique de notre planète et d'autres points mis en lumière par l'astronomie moderne, y seraient déjà exprimés en caractères indiscutables. L'abbé Moigno a admis sans réserve les conclusions de l'illustre astronome anglais et le Père Secchi les estimait des rapprochements frappants et sérieux. La majorité des astronomes modernes les rejeta : ils ne croyaient pas avoir beaucoup à gagner à se laisser convaincre que la science des astres dans les premiers âges du monde devançât, sous beaucoup de rapports, les plus récentes découvertes. Mais, quoi qu'il en soit de chacune des assertions de Piazzi Smith ce serait fermer les yeux à l'évidence, de ne pas reconnaître sur la Grande Pyramide d'Égypte une astronomie de beaucoup supérieure à celle d'une antiquité bien plus rapprochée de nous, et de ne pas y voir les reliques précieuses de l'astronomie antédiluvienne, sauvées du déluge universel dans la famille de Noé et confiées par elle aux premières générations qui naquirent pour repeupler la terre.

Bientôt après cependant, ces notions elles-mêmes s'oblitérèrent encore. Quelle en pût être la cause ? Peut-être les rares survivants du monde antédiluvien ne retinrent-ils que les principales conclusions de la science et de la tradition primitive, sans en connaître ni la démonstration ni le système entier. Peut-être aussi la confusion des langues et la dispersion des hommes, dont les meilleurs talents eurent à souffrir tout aussi bien que le vulgaire, les jetèrent-elles eux et la part de science possédée par chacun, dans des conditions moins favorables à la conservation de l'astronomie. Peut-être enfin, cet obscurcissement fût-il dû aux destinées aventureuses de ces peuples nomades, au genre de vie tout matérielle qu'ils durent embrasser pour assurer leur existence, et encore à l'aveuglement de leurs esprits donnés tout entiers aux absurdes superstitions de l'idolâtrie. Quoiqu'il en soit il y eut un irréparable naufrage, et après lui, on ne vit plus sur nager dans la mémoire des hommes que quelques théorèmes admis sur la foi des traditions et sans preuves, semblables à ces débris de vaisseau que les courants de l'océan entraînent dans des lointaines latitudes et dont l'œil le plus exercé ne saurait reconnaître la provenance.

Il fallut donc reprendre, par le commencement, l'exploration des mondes célestes, et cela, sans autre but, pendant quarante siècles, et sans autre succès que d'observer la position des astres et de ramener à des règles artificielles les mouvements astronomiques. Les nouveaux astronomes ne purent même pas arriver à

établir d'une manière certaine la distinction à faire entre le mouvement apparent et le mouvement réel. On peut dire que les vaillants astronomes de l'antiquité moururent tous sur le chemin et à la porte même des régions qu'ils brûlaient d'explorer.

Mais de Copernic à Képler et à Galilée, de ceux-ci à Newton, de Newton à Herschell, Leverrier, Janssen, Secchi et la pléiade de nos astronomes contemporains, les choses ont bien changé. La distinction des mouvements apparents et des mouvements réels sur la voûte céleste, est irrévocablement fixée ; c'est maintenant un point établi que les planètes tournent autour du soleil, et l'on a déterminé les lois de leurs orbites. La loi de la gravitation a été reconnue exister dans le système solaire, et ensuite dans les mondes sidéraux jusqu'aux dernières limites de l'univers. Ni la composition physique des astres, ni les conditions météorologiques de ceux qui sont plus rapprochés de nous, ne sont aujourd'hui des mystères.

Les voies une fois aplanies et les stations fixées, désormais une excursion dans les mondes célestes est un voyage de plaisir, très instructif d'ailleurs, pour toute personne bien née. Son enfant sur ses genoux, une mère peut l'entreprendre sans crainte. Le magistrat viendra voir avec nous si la justice, exilée des tribunaux terrestres, n'est pas allée se réfugier dans l'une des étoiles, ou même encore plus loin. Le prêtre savourera, dans cette étude, les grandeurs de la création et apprendra à en faire profiter les autres. En un mot, comme il n'est personne qui, à la vue du ciel étoilé, ne sente son cœur se soulever vers l'Infini, de même il ne se rencontrera personne qui ne veuille connaître ces lumières qui semblent nous regarder et nous sourire silencieuses du haut du firmament.

Mais, avant de se mettre en route, tout voyageur doit, de nos jours, se procurer un guide sûr ; et, que cette précaution soit nécessaire surtout à celui qui médite une expédition dans les espaces célestes, il est facile de le comprendre. Par malheur, il ne nous souvient pas d'un seul que nous puissions conseiller à des personnes comme celles que nous nommons tout à l'heure. Il y a sans doute d'excellents traités d'astronomie, mais ils ne sont en aucune manière adaptés à l'intelligence de tous. Il en est d'autres moins savants et moins didactiques, mais ils sont viciés par un double défaut également rebutant. Le premier, c'est qu'ils passent de la description des merveilles célestes à l'enseignement de l'incrédulité. Qui de nous supporterait certains guides vulgaires qui, à tout instant, émaillent leurs discours de quelque grossier blasphème ? Et pourtant, certains écrivains les imitent

et nous font trouver l'impiété même au milieu des étoiles. Dans les plus sereines régions du ciel, parmi ces astres palpitants qui nous parlent le langage éthéré du paradis, lorsque ces lumières répondent au Créateur par leur chant joyeux, combien n'est-il pas désagréable d'entendre résonner à son oreille un cri de sarcasme et de haine contre le Christ et son Eglise ! C'est le rictus de Satan éclatant au milieu des harmonies des Anges.

L'autre défaut de ces guides vient de ce qu'ils mêlent aux données scientifiques les rêves de leur imagination. Certes, nous le savons, l'imagination ne saurait rester silencieuse à la vue de ces mondes lumineux et de ces espaces infinis faits, avec le mystère dont ils s'entourent, pour exciter cette faculté. Nous sommes loin aussi, grâce à Dieu, de prétendre qu'il ne faille y lire que les chiffres arides et les lois abstraites de la science. La nature, et surtout la nature céleste, parle à l'homme tout entier ; elle parle à son intelligence, à son cœur, à son imagination ; et le cœur et l'intelligence doivent savoir répondre à la nature, et l'imagination doit-elle aussi lui répondre. Mais ce doit être l'imagination du savant, de l'admirateur du monde, du poète même, si vous voulez ; mais non celle du visionnaire, qui parle des astres et plus spécialement de leurs habitants avec l'extravagance d'un *medium* sous l'influence du magnétisme, et qui, ce qui est pis, donne des illusions pour des conquêtes indubitables de la science.

Avril est de retour, l'air s'attédie, et pendant que la terre se hâte de revêtir ses habits de fleurs, notre beau ciel nous offre des jours, ou mieux, des nuits plus sereines. Peut-être plus d'un parmi nos lecteurs, en parcourant du regard le firmament étincelant de millions d'étoiles, s'est demandé avec curiosité ce qui peut se cacher dans l'immensité des mondes célestes. Plutôt que de le confier à l'un de ces guides infidèles, nous lui donnerons ici réunies toutes les informations nécessaires pour une excursion aussi agréable qu'instructive. Nous lui dirons, sans y mêler rien de fantastique, tout ce que la science nous apprend sur la constitution, les conditions et les habitants de ces mondes lointains.

Pour procéder avec ordre, commençons par nos voisins les plus rapprochés.

## II

### NOS VOISINS DANS L'UNIVERS

En se mettant à la recherche de nos voisins parmi les vingt

millions d'étoiles visibles au ciel, et qui sont autant de soleils entourés, selon toute vraisemblance, d'un nombreux cortège de planètes, de comètes et d'astéroïdes, tout homme, qui pensera à l'immensité proportionnée de l'espace semée de ce peuple innombrable de systèmes, verra clairement qu'il lui faut abandonner toutes les conceptions de voisinage et d'éloignement formées sur cet atome de l'univers appelé la Terre. C'est pourquoi l'explorateur des mondes célestes doit se pourvoir de tout autres mesures; l'Astronomie lui en fournit une dès à présent, quand elle lui dit que, de tous les systèmes, le plus rapproché de nous, l'*alpha* du Centaure, est à la distance de 5000 millions de rayons terrestres. Si, élevant le pouce, nous nous imaginons que sa circonférence représente l'orbite parcouru par la terre dans sa révolution annuelle autour du soleil, il nous faudra rejeter en dehors de la chambre, où nous lisons, l'étoile qui, par un mouvement presque imperceptible, s'est montrée à nous comme la plus proche de notre monde. Et c'est dans ces conditions d'éloignement que sont distribués les millions d'étoiles et de systèmes dans les profondeurs de l'espace. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les distances d'autres mondes d'étoiles, déterminés avec plus ou moins de précision, celle du *Sigma iota* du Cygne de l'étoile 21185 de Lalande, du *Bêta* du Centaure, du *Mi* de Cassiopée, de *Sirius* et de l'*Alpha* de la Lyre, lesquels sont non seulement distribués dans diverses parties du firmament mais vont toujours en s'éloignant à des intervalles de 50 ou 100 mille fois la distance moyenne de la terre au soleil.

Ces chiffres n'ont pas pour unique effet de nous faire entrevoir l'immensité de l'univers; ils nous font connaître encore quels sont parmi les astres ceux que nous devons regarder comme nos véritables voisins. Ce sont évidemment ceux qui appartiennent au système solaire, puisqu'il y a une telle distance entre lui et les mondes des étoiles. A l'étude donc de ces astres, nous donnerons tout d'abord notre attention, heureux, en nous retirant ainsi dans un petit coin de l'univers, d'échapper à l'océan de ses grandeurs écrasantes.

Au mois d'avril 1881, Jupiter et Saturne, deux des plus remarquables parmi nos voisins, connus des anciens et partant visibles à l'œil nu, se rencontrèrent ensemble dans la même région du ciel. Non loin de Saturne passa aussi Mars dans la première moitié de Juillet. Quant à Vénus, qui pourrait ne pas le remarquer, soit qu'elle précède le soleil, soit qu'elle le suive à l'horizon, comme étoile du matin ou comme étoile du soir? Plus d'attention sera requise pour surprendre Mercure à quelque mo-

ment favorable : cette planète a été consacrée non sans raison au dieu des voleurs, car elle se tient ordinairement cachée ou plutôt blottie dans la lumière du soleil, dont elle est plus rapprochée qu'aucune autre. Pour Uranus, dont l'éclat égale à peine celui d'une étoile de sixième grandeur, il fera preuve d'une bonne vue celui qui pourra le distinguer à l'œil nu, lors même qu'il en connaîtra exactement la position. Il en est de même de Vesta et de Cérés, les seules visibles parmi les 200 planètes qui se meuvent dans l'immense solitude que laissent entre eux Jupiter et Mars, et dont le rôle est de tenir la place d'un corps plus volumineux. Pour voir le peuple des astéroïdes et découvrir le lointain Neptune, dernière sentinelle sur les limites de notre système, les yeux ne suffisent pas ; il faut un instrument. Il en faut un aussi pour distinguer bien les phases de Vénus, les diverses teintes de Mars, les nuées équatoriales et les satellites de Jupiter ainsi que les satellites et les anneaux de Saturne. Mais cet instrument coûterait un peu plus cher que le binocle d'un voyageur, et nous ne voudrions pas en conseiller l'achat à qui trouvera dans les objets célestes visibles à l'œil nu plus de plaisir qu'il n'avait anticipé pour son premier voyage dans les sphères célestes.

Nous avons nommé (en laissant de côté le soleil, centre de notre système, la terre que nous habitons et la lune, notre satellite) les mondes les plus rapprochés de nous. Si nous procédions en raison de la proximité du soleil, nous devrions commencer par Mercure et Vénus, toutes deux plus près du soleil que la terre et décrivant autour de lui des orbites plus petites. Viendraient ensuite Mars, puis la foule des petites planètes, puis Jupiter, Saturne, Uranus, et enfin Neptune. Mais nous devons plutôt commencer par Jupiter, car son globe majestueux attirerait incessamment nos regards, si, avant de l'avoir exploré, nous tentions de les fixer ailleurs.



## REVUE SCIENTIFIQUE.

---

SOMMAIRE : Statues colossales—St-Charles Borromée—Pierre le Grand—La Bavaria—Arminius—Le Lion de Lucerne—La Vierge du Puy (Notre Dame de France)—Le Lion de Belfort—La Liberté éclairant le Monde—Le colosse de Rhodes. Chemins de fer—Chemins à rails de bois, Beaumont—Chemins laminés—Rails en fonte et en fer forgé—Première locomotive—Fardier à vapeur de Cugnot—Séguin : chaudière tubulaire — Stephenson : perfectionnement définitif — La Fusée—Premier chemin de fer à voyageurs.

Au sujet de l'œuvre colossale de Bartholdi, la statue de la *Liberté éclairant le monde*, qui, entièrement démontée, doit être transportée à New-York sur la fin d'août ou en septembre pour être remontée à demeure sur son piédestal, je vais dire quelques mots sur les autres œuvres gigantesques de sculpture qui ont été érigées dans les temps modernes en Europe.

Je citerai d'abord la statue de St-Charles Borromée, évêque de Milan, qui fut canonisé en 1610 par le pape Paul V. En 1696, le peuple de Milan, comme marque de sa vénération pour les vertus du saint évêque, et en reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus, lui éleva une statue colossale sur les bords du lac Majeur. Cette statue, exécutée par Cérani, a une hauteur de soixante-dix pieds, et le piédestal en granit en a quarante-deux, soit une élévation totale de cent douze pieds. On pénètre à l'intérieur jusqu'au sommet où le jour arrive par une petite fenêtre percée derrière la tête. La cavité du nez forme une cellule assez grande pour qu'une personne puisse s'asseoir à l'aise. Le saint étend vers l'Italie sa main droite pour bénir le peuple qu'il a tant aimé.

Ensuite, et par ordre de date, vient la statue équestre de Pierre le Grand, exécutée par le sculpteur français Falconet en 1766, et élevée sur la place St-Isaac, à St Pétersbourg.

Cette statue se trouve sur un rocher de quarante pieds de long sur une hauteur de plus de vingt, et une largeur égale.

Ce rocher avait un poids de deux mille tonnes et a été transporté d'un marais éloigné de soixante milles. On l'a fait rouler à force de bras et au moyen de cabestans sur des boulets en cuivre placés dans des rainures en bois ; les boulets ou cylindres en fer forgé ou battu s'étaient aplatis ou cassés. La hauteur du cheval est de 18 pieds, ce qui fait pour la hauteur totale du monument quarante pieds. Le groupe entier en bronze pèse dix-huit tonnes.

..

Puis vient la statue de la Bavière, la *Bavaria*, érigée près de Munich. Elle se dresse sur une éminence en avant d'une espèce de Panthéon. Elle est en bronze coulé. La hauteur de la statue est environ de cinquante deux pieds, ou avec le piédestal, quatre-vingt pieds ; l'éminence sur laquelle est érigé le monument peut avoir une trentaine de pieds.

La tête dans laquelle l'on arrive par une escalier, peut contenir vingt-cinq à trente personnes assises sur des bancs de bronze.

..

Dans la forêt de Teutoburg, en Westphalie se trouve la statue colossale d'un héros german, Arminius, qui anéantit une armée de trois légions commandées par le général romain Varus, (12 ans avant J.-C.)

Cette statue en bronze, pesant quatorze tonnes, mesure soixante quatre pieds de haut et avec le socle, le monument a une hauteur de pas moins que quatre-vingt-treize pieds. L'épée d'Arminius a une longueur de vingt-quatre pieds, et est large de deux. L'inauguration de cette statue a eu lieu en 1875.

..

Je citerai en passant un monument élevé à la mémoire des Suisses morts en défendant le château des Tuileries dans la fatale journée du 10 août 1792 : c'est le *Lion de Lucerne*, d'une longueur de 28 pieds sur 18 de haut ; ce lion est taillé en bas-relief dans un

grand rocher : le lion blessé mortellement, s'est retiré dans sa grotte figurée par une excavation peu profonde. Un tronçon de lance qui l'a percé est resté enfoncé dans son flanc ; il expire en couvrant un bouclier, fleur de lisé, et en étendant sa griffe terrible comme pour essayer de le défendre contre de nouvelles attaques.

\* \* \*

J'ai commencé cette esquisse en parlant du monument élevé par l'amour d'un peuple, à la mémoire d'une des figures les plus nobles, les plus saintes, qui ait paru dans le monde, mais enfin, quoique les vertus de saint Charles Borromée lui aient attiré la vénération du monde entier, il ne s'est attiré l'amour que d'un peuple. Il me reste à parler d'un monument élevé en l'honneur d'une figure plus grande qui possède l'amour de tous, que tous appellent leur mère, parce qu'elle a été la mère d'un Dieu qui nous a appelés ses frères.

Ce monument gigantesque, c'est la Vierge du Puy, surnommée la Notre-Dame de France.

Cette Vierge, dont le modèle est dû à M. Bonassieux, est la plus grande statue en bronze fondu qui existe en Europe : elle est placée sur le rocher Corneille, et, de ce piédestal immense elle domine de près de cinq cents pieds la ville du Puy ; un socle haut de 23 pieds l'exhausse encore au-dessus du sommet du roc. La hauteur de la statue elle-même est de cinquante-quatre pieds.

Le poids total de la statue est de cent tonnes ; l'Enfant Jésus pèse trente tonnes, sa tête seule, plus de deux mille livres, et le bras qu'il tient levé, treize cents. La chevelure de la Vierge, qui se répand sur ses épaules, à une longueur de vingt-trois pieds, et ses pieds mesurent près de six pieds et demi. Enfin, le serpent qui se déroule sur la sphère mesure cinquante-six pieds. Qu'on se figure les difficultés que présentait la fonte d'une telle masse, son élévation au haut d'un rocher de cinq cents pieds, et son érection sur le sommet de ce rocher !

J'emprunte à une intéressante brochure de M. Calemard de la Fayette, publiée à propos de l'érection de la statue et des fêtes de l'inauguration, qui eut lieu le 12 septembre 1860, les détails suivants qui montrent comment les travaux furent conduits à bonne fin :

« Quand le modèle en plâtre de la statue, qui n'avait que deux mètres soixante centimètres (environ 8½ pieds) eut été livré par

le sculpteur, on le reproduisit en terre, en lui donnant, avec une précision mathématique, les proportions qu'il devait atteindre. Le nouveau modèle fut abrité sous une vaste et solide guérite, et l'on procéda immédiatement au moulage en plâtre. Ce travail terminé, la statue, débarrassée de la baraque qui la renfermait, puis retouchée, corrigée, amenée à sa forme définitive, fut divisé en fragments de dimensions différentes.

« C'est dans l'usine de M. Prenat, à Givors, dans le département du Rhône, que l'importante opération de la fonte s'accomplit. Un don du gouvernement, consistant en cent cinquante mille kilogrammes (150 tonnes) de fonte de fer, produit de la guerre de Crimée, fut une précieuse ressource. Sciées avec art, déplacées une à une avec des soins infinis, les diverses portions du colosse furent mises à la disposition des mouleurs. Ces vastes fragments donnèrent l'empreinte aux moules de sable dans lesquels le métal en fusion se répandit et prit sa forme. A mesure que l'œuvre de la fonte s'achevait, on réédifiait, sur l'emplacement préparé d'abord pour le modèle, les pièces successivement obtenues. Les incorrections de détail disparurent sous le burin, et la statue se trouva enfin debout telle qu'elle devait être dressée sur le pic de Corneille.

« Quand elle fut démontée et que les lourdes pièces métalliques dont elle se composait furent transportées de l'usine de Givors au pied de la montagne, il s'agit de l'ériger sur son gigantesque piédestal, et cette opération dépassait peut-être encore en difficulté tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Hisser sur le rocher à pic ces énormes blocs de fonte, les surédifier successivement les uns sur les autres, atteindre enfin aux derniers sommets, c'est-à-dire au front et à la couronne du colosse ; exécuter tout cet ensemble d'ascensions, d'ajustages et de rapports à des hauteurs vertigineuses, non pas seulement au bord de l'abîme naturel formé par les pentes abruptes du roc, mais en présence, et pour ainsi dire, au milieu de cet autre abîme qui se faisait béant toujours au pied du piédestal autour de la statue, prêt à croître, prêt à monter sans cesse en plein vide, en plein ciel, à mesure que monterait la statue elle-même, c'était là quelque chose d'effrayant pour le regard, c'était le dernier tour de force à accomplir.

« Grâce aux combinaisons les plus ingénieuses et les mieux calculées, le svelte échafaudage, dont la légèreté faisait frémir quand on songeait aux masses énormes qu'il s'agissait de hisser, a pu suffire à tout. Toutes les pièces, depuis la première jusqu'à la dernière, ont été enlevées sans nul effort, avec une rapidité surprenante, sans qu'il y ait eu ni accident à craindre, ni même

un remaniement ou une modification quelconque à effectuer dans l'appareil primitif. Toutes les pièces ont passé successivement à travers la haute tour qui formait l'échafaudage polygonal solidement serré contre le piédestal et s'élevant à près de vingt mètres au dessus (66 pieds) ; toutes les pièces, sans heurt et sans secousses, et par conséquent sans la moindre avarie, sont arrivées à leur place et se sont successivement ajustées avec une précision et une sorte d'aisance qui semblaient tenir de l'enchantement.»

Le piédestal renferme un escalier en pierre au bout duquel on rencontre un autre escalier tournant de soixante-quatorze marches qui conduit par le centre, jusqu'au sommet de la statue. Cet escalier est divisé en trois étages éclairés à volonté par de petites fenêtres. A partir du troisième étage, et dans la partie la plus large du buste, une échelle métallique vous conduit à travers les épaules, la tête et le cou jusqu'au niveau de la couronne d'étoiles. Là on soulève sans peine une calotte, et vous apercevez l'espace immense qui s'étend autour et au-dessous de vous.

Telle est la *Vierge* du Puy, ou la Notre Dame de France.

\*  
\*  
\*

Bartholdi travaillait simultanément à deux statues colossales : le *Lion de Belfort* et la *Liberté éclairant le monde*.

Le lion devait symboliser l'héroïque défense de Belfort assiégé par les Allemands pendant la guerre franco-prussienne. C'est un énorme lion mesurant cinquante-trois pieds de haut et quatre-vingt-treize pieds de long. Il est sculpté dans un bloc de grès rouge des Vosges, et appliqué contre le flanc perpendiculaire du grand rocher gris qui domine la ville et qui sert d'assises au fort. Monté sur son piédestal, il occupe toute la hauteur de ce rocher, où on l'aperçoit d'au loin par dessus le toit des maisons.

La *Liberté éclairant le monde*, que l'on va bientôt installer à New-York, est la plus grande statue qui ait été érigée dans le temps anciens et modernes, même en y comprenant le fameux colosse de Rhodes.

La hauteur de la statue est de cent cinquante-trois pieds, celle du piédestal, quatre-vingt-trois, en tout deux cent trente-six. L'index mesure huit pieds ; l'ongle, treize pouces sur dix, la tête, quinze pieds, l'œil, vingt-cinq pouces ; le nez a une largeur de trois pieds huit pouces.

Du diadème qui ceint la tête seront projetés, à distance, de puissants feux électriques. La pile sera placée dans le chignon.

Sur la plateforme du flambeau, quinze personnes pourront se tenir à l'aise.

\* \*

J'ai dit tout à l'heure un mot du colosse de Rhodes qui mérita d'être compté au nombre des *sept merveilles de l'univers*.

Sa course ne fut pas longue, puisque, érigé vers 280 avant notre ère, il fut renversé cinquante-six ans après par un tremblement de terre, et ses débris jonchèrent le sol pendant neuf siècles. On n'a aucun document qui permette d'établir ses dimensions d'une manière exacte. Mais sur le témoignage de Pline que peu d'hommes pouvaient embrasser le pouce et que les doigts étaient plus longs que les plus grandes statures d'hommes, on a calculé, d'après les proportions des sculpteurs, que le colosse devait avoir cent trente-deux pieds de hauteur.

On a prétendu que le colosse enjambait l'entrée du port, et que les navires passaient à pleine voile entre ses jambes, mais des documents sérieux ont prouvé l'inanité de cette fable qui n'est due, paraît-il, qu'à l'imagination d'un écrivain du seizième siècle, Blaise de Vigénère. Il est parfaitement prouvé que la statue, coulée en bronze, était placée sur un piédestal unique en marbre blanc près de l'entrée du port pour le protéger comme un dieu tutélaire : il représentait Apollon.

\* \*

La nécessité d'applanir les routes et d'en durcir la surface pour rendre les transports par voiture aussi faciles, aussi économiques que possibles, reconnue dès l'origine de la civilisation ; l'usage de recouvrir de planches ou de madriers les parties du sol sur lesquelles les véhicules devaient circuler, dans les chantiers de terrassement, telle est l'idée, le principe qui, par suite de perfectionnements successifs, a conduit à l'établissement des *chemins de fer*, c'est-à-dire, du plus admirable instrument de transport que le génie de l'homme ait encore découvert.

Mais l'origine des chemins de fer remonte à l'époque où l'exploitation des houillères prit une grande extension en Angleterre par suite de l'extinction des forêts, c'est-à-dire au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Jusque-là, on avait transporté la houille à dos de chevaux, dans des sacs ou des paniers. On commença par établir des ornières revêtues de dalles, puis on imagina de placer le long des chemins, deux files de poutrelles fixées sur des traverses ou

simplement emboîtées dans les ornières. Cette innovation fut imaginée vers 1630 par un ingénieur français nommé Beaumont, qui était attaché aux mines de Newcastle, et les résultats parurent si avantageux, que bientôt tous les propriétaires de houillères adoptèrent ce système. Les chemins à rails de bois diminuèrent tellement la résistance, qu'un seul cheval pouvait trainer jusqu'à dix tonnes sur les parties horizontales.

Pendant, les poutrelles s'usaient très vite, ce qui donnait lieu à de fréquentes réparations, et de plus, à mesure qu'elles s'usaient, les surfaces devenaient raboteuses. Il en résultait une plus grande fatigue pour les chevaux. Cette circonstance amena l'idée de revêtir les poutrelles de bandes de fer fixées au moyen de clous ou de chevilles : ces chemins furent appelés *chemins laminés*. Les premiers chemins laminés furent établis en 1738. Les roues devaient facilement et tombaient en dehors des rails, ce qui donna bientôt l'idée de les munir d'un rebord saillant pour empêcher les roues de les abandonner. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ce système, quelque avantageux qu'il fût, présentait encore un grand inconvénient ; en effet, la poussière et la boue s'amassaient facilement sur les rails, retenues qu'elles étaient par le rebord, et on songea à transporter le rebord sur la roue même et à rétablir les rails unis. Ce nouveau perfectionnement commença à être appliqué en 1789 dans le comté de Leicester. Puis vinrent les *rails en fonte*, et enfin, les *rails en fer forgé*, substituées aux rails en fonte par George Stephenson, dont le nom devait bientôt devenir célèbre par les derniers perfectionnements apportés dans les chemins de fer. L'invention des rails en fer forgé coïncidait précisément au temps où l'emploi de la machine locomotive allait révolutionner les *chemins à ornières* comme on appelait alors les chemins de fer.

La première *machine locomotive* parut en effet dans le courant de 1804 sur le chemin de fer de Merthyr-Tydwil, dans le pays de Galles, mais le nouveau moteur ne put rendre de véritables services qu'à partir de 1829, après l'invention de la chaudière tubulaire par Marc Séguin, ingénieur français, directeur du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon, et les perfectionnements qu'y apporta Stephenson, ainsi que nous le verrons bientôt.

\*  
\*  
\*

Dès que la machine à vapeur fut entrée dans la pratique, l'idée vint de l'utiliser à faire tourner les roues des voitures, sur les routes, les chemins de fer n'existant pas encore à cette époque.

Les premières tentatives n'eurent pas de succès ainsi que cela était arrivé pour les bateaux à vapeur. La première voiture à vapeur qui fut expérimentée sérieusement, fut construite par l'ingénieur français Cugnot. Essayée en novembre 1770 dans les rues de Paris, elle parcourut cinq quarts de lieues en une heure portant un poids de cinq tonnes.

Cette machine, appelée *Fardier à vapeur*, fait partie des collections du Conservatoire des arts et métiers. « Le travail de ce chariot est remarquable, dit un auteur anglais, eu égard à l'époque de son exécution ; et, comme première machine construite pour voyager, au moyen de la vapeur, sur les routes ordinaires, c'est incontestablement une chose très-curieuse, très-intéressante, et bien digne d'être conservée. »

La première *locomotive*, avons nous vu, fut construite en 1804 dans le pays de Galles, mais comme on le conçoit, elle était très-défectueuse. Les études et les expériences se poursuivirent sans que l'on obtint des résultats réellement pratiques ; cependant, presque tous ceux qui s'en occupèrent apportèrent quelques perfectionnements qui applanissaient la voie à ceux qui les suivirent. Le défaut capital, et celui qui s'opposait le plus au succès, résidait dans la disposition de la chaudière qui, étant faite comme celles des machines fixes, ne pouvait avoir, quelque dimension qu'on lui donnât, une surface de chauffé suffisante.

En 1828, Séguin, ainsi que je l'ai dit plus haut, mit fin à cet inconvénient capital en remplaçant la chaudière ordinaire par une *chaudière tubulaire* à tubes horizontaux. Mais ce perfectionnement réalisé, il restait une nouvelle, mais dernière difficulté à vaincre : vu le peu d'élévation de la cheminée, on ne pouvait obtenir un tirage suffisant à travers les petits tubes. Marc Séguin essaya de placer dans le foyer un ventilateur à force centrifuge mu par la machine elle-même, mais ne réussit pas à atteindre l'effet voulu. George Stephenson, qui s'occupait depuis 1814 de la construction des locomotives avec ardeur, pensa que ces machines ne laisseraient plus rien à désirer si, adoptant la chaudière tubulaire de Séguin, on activait le tirage en lançant dans la cheminée la vapeur de décharge du cylindre. La chaudière pourrait ainsi produire une plus grande quantité de vapeur, ce qui permettrait à la locomotive de trainer de plus lourdes charges avec des vitesses plus considérables. Tel fut le perfectionnement essentiel définitif de la locomotive.

En 1829, Robert Stéphenon, sous la surveillance de son père, construisit la première locomotive du nouveau système, qu'il présenta à un concours ouvert par la compagnie du chemin de fer



de Liverpool à Manchester. Elle fut appelée *The Rocket* (la fusée). Le prix devait être accordé à la machine qui réaliserait une vitesse de dix milles à l'heure. La Fusée atteignit, sans aucun dérangement, une vitesse de vingt-cinq milles, et à la fin de l'expérience, pour montrer la puissance de la nouvelle machine, on la fit fonctionner avec une vitesse de trente-cinq milles.

Ce succès inouï frappa d'étonnement. Il apprit au monde « qu'une puissance nouvelle venait de naître, puissance pleine d'activité et capable d'un travail illimité. »

Dès lors, la vraie locomotive, dans sa constitution la plus parfaite, fut créé ; jusque là, les chemins de fer n'avaient servi qu'au transport des marchandises, désormais, ils furent également propres au service des voyageurs, et ils allaient devenir la plus rapide des voies de communications.

Un progrès si extraordinaire était dû uniquement à l'idée, pourtant si simple, d'employer la chaudière tubulaire et de placer dans la cheminée le tuyau d'échappement de la vapeur. Mais il fallait trouver, et qui sait à quoi auraient abouti tous les travaux de Stephenson, si Séguin n'avait imaginé la chaudière tubulaire, ou à quoi aurait servi l'invention de Séguin sans l'idée de Stephenson qui la completa ? Sans doute, l'une et l'autre choses se seraient découvertes, mais après combien de temps et après combien de tâtonnements. Ces deux noms illustres sont donc intimement liés dans l'invention de la locomotive parfaite. Mais quelle différence dans la renommée postérieure de ces deux noms : l'un est à peine connu, l'autre est répandu dans tout l'univers. Ainsi va la destinée : les uns commencent et sont bientôt oubliés, les autres s'emparant des travaux des premiers en recueillent tout le fruit en gloire et en fortune. Les uns meurent ou pauvres ou ignorés, les autres meurent riches et puissants, et leurs noms passant à la postérité, demeurent dans le souvenir de tout le monde. Papin, Jouffroy, Beaumont, Séguin, illustres français, vous avez travaillé pour Watt, Fulton et Stevenson, et vous êtes oubliés dans le monde ! Mais je me trompe, il en est encore, rares peut-être, mais il en est, qui n'oublie pas ce que le monde doit à votre génie et à vos généreux travaux.

OCT. CUISSET.

(A continuer)